



Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5
Essais étrangers Page D 6



Gisèle Pineau Page D 8
Stéphane Jorisch Page D 12



ARCHIVES LE DEVOIR

Portrait de George Sand

GILLES ARCHAMBAULT

La sortie d'un film inspiré d'un livre redonne souvent vie au roman qui en a servi de moteur. Adaptez-le à l'écran (petit ou grand) un Balzac ou un Zola, c'est l'avalanche assurée en édition. On profite à qui mieux mieux de la manne.

Il arrive plus rarement que les écrivains eux-mêmes servent de prétextes à ce genre d'extravagances. C'est que beaucoup d'entre eux ont des existences plutôt paisibles, la plupart du temps partagées entre la fièvre de l'écriture et l'amertume qui vient après les espoirs déçus.

George Sand n'est pas des leurs. La vie d'Aurore Dupin, baronne Dudevant, est tout sauf banale. Il était donc normal que le cinéma s'en emparât. Le film de Diane Kurys que nous verrons le 17 décembre prochain sur nos écrans a provoqué la parution en France d'une flopée d'ouvrages autour du phénomène George Sand. On en aura un aperçu en prenant connaissance des titres mentionnés à la fin de cet article.

On a généralement deux images de la romancière. La première étant celle de la femme affranchie, dévouée d'hommes, fumant cigare et préférant le pantalon à la robe. La seconde concernant plutôt la vieille dame retirée dans son château du Nohant, s'occupant des paysans, travaillant sans relâche, recevant des amis écrivains, Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Flaubert. Si l'on y tient, on peut ajouter un troisième volet, celui de la femme engagée dans le socialisme, saluant avec enthousiasme la révolution de 1848 mais reculant aussitôt à la suite de l'insurrection des ouvriers.

On trouve de tout chez Sand, un lyrisme débridé, une générosité, une clairvoyance. Que son œuvre ait vieilli, c'est l'évidence. Pour peu qu'on prône la sobriété, la mesure, la justesse du trait, on est désarçonné par une prose souvent débridée qui a le charme et l'agacement du premier jet. Jean d'Ormesson cite dans son *Autre histoire de la littérature française* cet avis de Baudelaire sur notre auteur: «Elle a le fameux style coulant cher aux bourgeois. Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde; elle a, dans les idées morales, la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiments que les concierges et les filles entretenues.»

Une vie comme un roman

Selon toute apparence, le génial misogynne ne pouvait supporter le mauvais genre de celle dont il partageait pourtant le goût de la provocation. George Sand a beaucoup écrit, elle devait entretenir par sa plume un train de vie souvent somptuaire. Elle avait besoin de s'affairer, de bouger. Mauvais écrivain? Tout doux. Sa correspondance, que nous a dévoilée avec une fidélité exemplaire Georges Lubin, est passionnante. On fera son miel des lettres qu'elle a échangées avec Flaubert. L'auteur de *Madame Bovary* l'appelait «cher maître» bien qu'il soit probable que la baronne Dudevant lui parût plus proche que ses romans dont l'esthétique n'avait rien à voir avec les siens.

Que l'on ait beaucoup écrit sur la vie de Sand n'a donc rien de surprenant. Le personnage est séduisant et irritant, provocant et touchant. Il y a aussi que certains des romans sont autobiographiques, du moins en partie, et que, dans *Histoire de ma vie*, Sand s'est livrée à une vaste entreprise d'auto-analyse.

À l'âge de quatre ans, Aurore Dupin est recueillie par sa grand-mère. Elle passera toute son enfance à la campagne, insouciance, vivant la vie des enfants de paysans, volontiers brouillonne. Chez l'éditeur Christian Pirot

VOIR PAGE D 2: SAND

TRÈS

Moderne homme des bois



Jean O'Neil

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Il pose un regard d'historien, de géographe, d'ethnologue et de poète sur le Québec, ses rivières, ses îles, ses montagnes, son peuple, mais se décrit avant tout comme un autodidacte. Jean O'Neil est un écrivain à part, sans chapelle, à contre-courant des tendances littéraires. Ses recueils de textes en facettes portent des titres comme *Cap-aux-Oies*, *L'île aux Grues*, *Les Montérégiennes*. Cette fois, il aborde avec *Hivers* une saison qui résume son pays.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Peu d'écrivains, quand on y pense, se penchent avec amour et curiosité sur le Québec, célèbrent ses beautés, ses îles, ses villages, ses montagnes, sa faune aussi. Jean O'Neil. Il pose un regard attentif, ému, sur la nature, les gens et l'histoire de lieux immenses que d'autres arpenteront avant nous et dont il veut perpétuer la mémoire.

Jean O'Neil: oiseau étrange et solitaire, auteur de *Cap-aux-Oies*, de *Terres rompues*, de *Promenades et tombeaux*, œuvres de contemplation, de bribes de vie arrachées au quotidien, d'érudition historique parfois. Oiseau rare aussi, un peu hibou, avec des yeux qui scrutent au loin dans le noir.

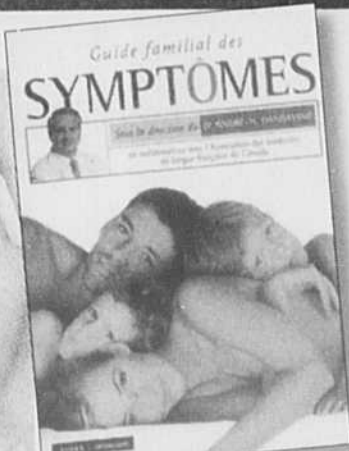
La littérature québécoise contemporaine lui apparaît comme un vaste exercice de psychanalyse personnelle. Il a commencé à écrire sur le Québec parce que le créneau lui apparaissait vacant. Autrefois, Félix-Antoine Savard, Félix Leclerc, avant eux Philippe-Aubert de Gaspé, Louis Fréchette, ont chanté allégrement les beautés de leur pays. Puis, plus rien. Notre littérature avait évacué un thème jugé à tort passéiste, dépassé. Il l'a repris au vol, avec des recueils de nouvelles, en touches pointillistes, qui émeuvent, instruisent, éveillent.

«Je suis amoureux fou du Québec», résume l'écrivain. Il n'a jamais mis les pieds ailleurs au Canada, connaît à peine l'Europe si ce n'est par la voix des livres, mais le Québec, oui. Il l'a arpenté, remontant la Côte-Nord jusqu'à Blanc-Sablon, gravissant les Montérégiennes, ces montagnes semées comme les pierres du Petit Poucet, sillonnant la région du Saguenay en raquettes, à pied, en bateau.

Cette fois, il écrit sur l'hiver, un thème qui s'imposait mais auquel il n'avait jamais pensé. C'est comme ça, parfois. On ne voit pas ce qui nous pend au bout du nez. L'idée lui est venue de son éditeur chez Libre Expression. «L'Hiver? Mais oui. Bien sûr!» Son dernier livre s'intitule comme il se doit *Hivers* et décline la saison sous tous ses temps en soulevant chaque brin de neige. «Le printemps, l'été et

VOIR PAGE D 2: O'NEIL

Guide familial des SYMPTÔMES



Un guide réalisé sous la direction du Dr André-H. Dandavino, président de l'Association des médecins de langue française du Canada, en collaboration avec plus de 100 médecins du Québec.

En coédition
672 pages • 29,95 \$
En vente dans les librairies

FIDES ÉDITIONS SANTÉ

LIVRES

SAND *Que des faits...*

SUITE DE LA PAGE D 1

reparaît en dix volumes *Histoire de ma vie*, que l'on trouve par ailleurs dans les *Cheuvres autobiographiques* de Sand dans *La Pléiade*. Commencée en 1993, cette édition reproduit le texte de l'entreprise originale publiée en 1854-55. On en est au tome six. Sand, qui a donc 50 ans, s'emploie à retracer ses années de pensionnat. Elle a 13 ans et se retrouve à Paris dans un milieu hostile. D'abord terrorisée, profondément malheureuse, elle se transforme en élève révoltée, au grand scandale des religieuses et de la plupart des enfants qui la côtoient. Il faut dire qu'on l'a placée dans une maison dirigée par des nonnes britanniques. Elle s'applique à la dissipation, à la provocation, cultive la malpropreté, se joint aux fortes têtes. Tout cela aboutissant à une crise de mysticisme. Elle songe même à prendre la voile. On lit cette relation avec intérêt même si notre autobiographe pêche par l'abondance de détails. Comment ne pas souhaiter plus de concision? Il n'empêche que ces pages sont capitales dans la compréhension de ce que deviendra l'écrivain.

A 18 ans, c'est le mariage avec le baron Dudevant. Elle aura deux enfants de lui, un garçon (Maurice) qu'elle chérira et une fille (Solange) qu'elle aimera un peu moins. Très tôt, elle se sépare d'un mari trop insignifiant pour elle. Rejoignant Paris, elle y mènera une vie vite perçue comme scandaleuse, additionnant les aventures amoureuses, le plus souvent avec des hommes. Jules Sandeau lui laisse la moitié de son patronyme après une liaison qui a fait son temps.

Arrive Musset. *Les Enfants du siècle*, ce sont le poète et la romancière. L'auteur de *Lorenzaccio* ne fait pas mystère de son cynisme. Opium et alcool font chez lui bon ménage. Sous les appa-

rences frondeuses, un faible dont Sand fera son affaire. On connaît les péripéties du voyage à Venise, la maladie de Musset. Son amante, vite déçue, tombe amoureuse du médecin même qui le soigne. Elle ramènera sa nouvelle flamme à Paris pour s'apercevoir rapidement de sa médiocrité. Reste donc le souvenir d'une passion exacerbée très tôt résorbée.

Sand sur les rayons

François-Olivier Rousseau a écrit en collaboration le scénario du film dont il est question d'entrée. Le roman qu'il en a tiré a les défauts des entreprises du genre. Comme dans tous les romans mettant en scène des personnages historiques, on nage dans le psychologisme. L'écrivain ne se contente pas de suggérer une scène, d'en donner le climat. Il la décrit de l'intérieur. Il interprète les sentiments précis de Sand et de Musset à la façon des romans-photos que l'on trouve peut-être encore dans les gares. Avec, en prime, cette quasi-obligation de faire figurer en arrière-plan des témoins dont on connaît les noms et les œuvres. Il s'agit en quelque sorte de faire «historique», d'animer le passé. D'un genre essentiellement faux, François-Olivier Rousseau tire sans trop de maladresses une œuvre qui pourra ravir ceux et celles pour qui la fiction littéraire ne se suffit pas à elle-même. Les amants de Venise avaient-ils besoin de ce musée de cire? Je ne pense pas.

S'il faut s'intéresser à l'histoire littéraire dans ce qu'elle a de plus léger, je préfère de loin la platitude du récit biographique que Pierre Brunel consacre chez Acropole à un autre couple, celui de Chopin et de Sand. Sous-titré *La Passion des contraires*, l'essai est sobre. Pas de pièces de bravoure, pas de récréations hasardeuses. L'écriture de Brunel est terne, toujours au ras des pâque-

rettes. On se met parfois à regretter l'élégance du style de François-Olivier Rousseau. On se rattrape aisément, on se console, en se disant qu'au moins, personne ne nous mène en bateau. Que des faits, aucune interprétation qui ne soit appuyée sur des documents. Un travail de journaliste, on imagine l'auteur compulsant la correspondance de Sand, ses livres et les nombreux ouvrages parus sur le sujet couvert.

Il y a aussi que Chopin est nettement plus intéressant que Musset. Comme lui, homme faible, proie de choix pour une maîtresse-femme, mais homme autrement attachant. Leur vie commune durera 13 ans et n'aura rien de la tension orageuse qui avait marqué l'aventure Musset. Quand elle se termine, en 1849, George Sand a décidé de prendre ses distances avec l'amour et même la politique. Elle deviendra la châtelaine de Nohant, à la fois travailleuse acharnée et amie bienveillante. Le 15 août 1870, en pleine tourmente révolutionnaire, elle écrit à Flaubert: «J'ai le cœur faible, moi, il y a toujours une femme dans la peau du vieux troubadour. Cette couche humaine met mon pauvre cœur en loques. Je tremble aussi pour tous mes enfants et amis qui vont peut-être se faire hacher.»

À 66 ans, la vieille dame n'aimait plus tellement les étincelles qu'elle avait jadis eu grande joie à provoquer. Elle réussissait à séduire d'une autre façon.

LES ENFANTS DU SIÈCLE

François-Olivier Rousseau
Le Seuil
Paris, 1999, 238 pages

GEORGE SAND - CHOPIN

La passion des contraires
Acropole
Paris, 1999, 206 pages

O'NEIL *Un écrivain sans cénacle*

SUITE DE LA PAGE D 1

L'automne se ressemblent, précise-t-il en entrevue. L'hiver est la saison différente, celle qui ne veut ni commencer ni finir.

Notre barde national chantait que son pays n'était pas un pays mais l'hiver. Jean O'Neil se demande en plus si cette saison blanche ne constitue pas aussi notre premier moteur économique, avec la livre de chair qu'elle réclame à son peuple, à coups de pneus à crampons, de produits antigel, de chauffage, d'isolant, de vêtements, de soufleurs et tutti quanti. Dans *Hivers*, il révélera que le budget de déneigement à Montréal est de 55 millions en 1999. L'hiver est tout ce qu'on voudra, même une industrie.

Un solitaire

Il vit de sa plume de façon maigrelette mais en vit tout de même, comblant les fins de mois avec quelques contrats plus alimentaires. «Je n'appartiens ni au lobby souverainiste, ni au lobby fédéraliste, ni au lobby universitaire, ni au lobby homosexuel, égrène-t-il. Je ne suis pas membre de l'Union des écrivains parce qu'elle prend des positions politiques en votre nom.» Solitaire sur son île en forme d'appartement de Montréal, lisant, rédigeant, cuisinant, écrivain sans cénacle, auteur à contre-courant des filons du jour, amoureux du Québec et de l'hiver, mélancolique parfois, comme un de ses héros qui s'éloigne: «Sans un mot, sans merci, sans bonsoir, il prit la direction de son appartement, marchant droit, fièrement, dans l'hiver et la neige qui l'envelopperont bientôt jusqu'à le faire disparaître, dans les fantasmies et le désert blanc de ses amours, dans le désert blanc de ses Noëls, dans le désert blanc de ses hivers.»

Sherbrookoïd d'origine, tout petit, il passait son temps en compagnie des grenouilles, des couleuvres, des écrivains. Il était contemplatif, s'est mis à écrire. Côté travail, il fut d'abord journaliste en région, à *La Voix de l'Est*, à Granby, au *Progrès du Saguenay*, à Chicoutimi. Là-bas, le nez plongé dans les documents de la Société d'histoire du Saguenay, Jean O'Neil se laissait fasciner par le périple du jésuite Albanel qui, sur des chemins de fortune avec des guides amérindiens, connut l'hiver québécois jusqu'au fond de ses os gelés, mais en réclamait encore d'une fois à l'autre. Le fruit d'une partie de ses recherches d'alors se retrouvera dans *Hivers*.

Journaliste, oui, mais en ayant l'impression d'avoir vite fait le tour du métier. Jean O'Neil fut un temps au *Soleil*, puis à *La Presse*, tâtant de tous les secteurs, des chiens écrasés à la culture. Huit années à arpenter les salles de rédaction avant de dire: voilà notre homme parti se

ressourcer à Cap-aux-Oies. Par la suite, il sera fonctionnaire. En 1987: nouvel hôla. «Mes deux enfants sont élevés, maîtres. Je lâche tout et j'écris.» Aussitôt dit, aussitôt fait. Douze ans plus tard, il dit n'avoir jamais regretté sa décision, malgré le gousset vide. Au moins, la routine était derrière lui.

Cette activité de la plume donne donc cette fois-ci *Hivers*, portrait d'une saison toute en facettes blanches. S'y entremêlent des souvenirs de jeunesse, une intimité partagée avec ses personnages comme avec ses lecteurs, des capsules du passé: le premier hiver de Jacques Cartier sur fond de scorbut, les Noëls d'hier et d'aujourd'hui, l'épisode du verglas, les périples de Radisson et de Des Groseilliers les randonnées du père Albanel sur la Côte-Nord. Car la saison figée fut jadis pour lui 1200 kilomètres, à travers «les rapides, les portages, la glace, la discorde, la débâcle...». *Hivers*, c'est la pêche sous la glace, le vol du harfang des neiges, l'invention de la motoneige, profils entrelacés d'une saison close sur elle-même mais qu'O'Neil a appris à aimer et dont il déchiffre les métaphores. Une délicieuse nouvelle — rare incursion de l'auteur dans l'écriture de second degré — donne la vedette à un chat qui supervise lui-même les opérations de déneigement à Montréal. L'humour fin s'y savoure comme un vin nouveau. Ailleurs, l'écrivain sera plus mélancolique: «Appelez-moi Hoffmann», dit un de ses personnages au fond de sa bouteille de whiskey, «car mes amours sont mortes et mon cœur est plus froid qu'un glaçon pendu à la corniche de la maison où l'on boit, où l'on chante et où l'on rit à Noël.»

La recherche pour la partie historique de son livre, Jean O'Neil affirme qu'elle est faite depuis 62 ans (son âge). Cela dit, ladite recherche se poursuivait au long de sa vie, lui qui aimait se plonger dans *Les Relations des Jésuites* et dans tant de documents qui témoignent des racines. Le recueil aborde aussi les êtres d'exception qu'il a connus, comme ce Jacques Rousseau, grand explorateur du Québec à pied, à la fois homme de terrain et homme de science, ou ce Louis-Edmond Hamelin, fondateur du Centre d'études nordiques à l'Université Laval.

Ses livres se répondent tous comme autant de points sur la carte de la province. Jean O'Neil se prépare à écrire sur l'île Saint-Hélène, à remonter aussi en mots le cours des rivières en contant les aventures de leurs rapides, de leurs portages; amoureux du Québec à jamais.

HIVERS

Jean O'Neil

Libre Expression, Montréal, 1999, 210 pages

GROUPE
Renaud-BrayPALMARÈS
du 25 nov. au 1 déc. 1999

1 HISTOIRE	100 ans d'actualité 1900-2000	4 Collectif	La Presse
2 ROMAN	Autobiographie d'un amour	9 Alexandre Jardin	Gallimard
3 JEUNESSE	Harry Potter à l'école des sorciers ♥	53 J.-K. Rowling	Gallimard
4 CUISINE	Le guide du vin 2000	4 Michel Phaneuf	L'Homme
5 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	14 Amélie Nothomb	A. Michel
6 LOISIR	Le guide de l'auto 2000	9 Duval / Duquet	L'Homme
7 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	37 Dalai-Lama	R. Laffont
8 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	7 Y. Beauchemin	Q.-Amérique
9 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	108 I. Nazare-Aga	L'Homme
10 LOISIR	Les grilles des mordus	6 M. Hannequart	Ludipresse
11 ROMAN Q.	Hôtel Bristol New York, N.Y.	3 M. Tremblay	Lemac
12 FINANCE	Votre vie ou votre argent?	138 Dominguez & Al	Logiques
13 B.D.	Thorgal n°25 - Le mal bleu	3 Rosinsky & Al	Lombard
14 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	11 Henriette Major	Fides
15 PSYCHO.	À chacun sa mission	3 J. Monbourquette	Novalis
16 SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	7 Gill Hale	Manise
17 ESSAI Q.	Un siècle à Montréal	5 Collectif	Trécaré
18 ESSAI	24 heures à l'urgence	4 Dr. Patenaude	Q.-Amérique
19 NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé	4 Collectif	Institut de cardiologie
20 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	9 A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
21 BIOGRAPH.	La prisonnière	28 M. Oufkir	Grasset
22 CUISINE	Les sélections du sommelier, Éd. 2000	5 F. Chartier	Libre Expres.
23 ESSAI Q.	L'année Chapleau 1999	3 Serge Chapleau	Boréal
24 JEUNESSE	Joyeux Noël Benjamin!	58 Bourgeois/Clark	Scholastic
25 B.D.	Gaston Lagaffe n° 19	2 Franquin	Marsu prod.
26 POLAR	Death du jour	5 Kathy Reichs	R. Laffont
27 POLAR	Le dernier coyote ♥	5 M. Connelly	Seuil
28 GESTION	Dépensez tout, vivez heureux	7 Stephen M. Pollen	Cherche-midi
29 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	262 Daniel Pinard	Boréal
30 JEUNESSE	Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban	4 J.-K. Rowling	Gallimard
31 POLAR	La loi du plus faible	5 John Grisham	R. Laffont
32 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	57 Gaëtan Soucy	Boréal
33 ROMAN	Geisha ♥	42 A. Golden	Lattes
34 ROMAN Q.	Gros mots	6 Réjean Ducharme	Gallimard
35 ROMAN	Les heures ♥	11 M. Cunningham	Belfond
36 CUISINE Q.	Naturellement Jean Soulard	4 Jean Soulard	Éd. Jean Soulard
37 JEUNESSE	Harry Potter et la chambre des secrets ♥	29 J.-K. Rowling	Gallimard
38 ANTIQUITÉ	Les meubles anciens du Québec ♥	3 Michel Lessard	L'Homme
39 ROMAN	Les causes perdues	13 Jean-C. Rufin	Gallimard
40 B.D.	Album Spirou n° 251	3 Tome / Janry	Dupuis
41 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	141 N. Watsch	Ariane
42 POLAR	Déjà dead ♥	79 Kathy Reichs	R. Laffont
43 BIOGRAPH.	Des femmes d'honneur T. 03	4 Lise Payette	Libre expres.
44 ESSAI	L'État du monde 2000	7 Collectif	Boréal
45 ROMAN	Je m'en vais (Prix Goncourt 1999)	7 Jean Echenoz	Minuit

♥ : Coups de cœur Renaud-Bray ■ : 1^{er} semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

ÉDITIONS LIBER
LES 400 COUPS

Michel Coulombe
ENTRETIENS
AVEC JEAN BEAUDIN
À fleur d'écran

photographies
Michel Gauthier



134 pages, 25 dollars
illustré noir et blanc

Prix littéraire du
Gouverneur général
1 9 9 9

Le mal du Nord
Pierre Perrault



Vents d'Ouest

Cette semaine à CENT TITRES

D'origine canadienne anglaise, Nancy Huston vit en France depuis plus de vingt ans. Quelles sont les répercussions de l'exil sur l'identité? Danielle Laurin lui a posé la question à Paris. À surveiller : *Nord perdu*, le dernier livre de Nancy Huston, consacré à ce sujet.

Jean-Paul Daoust nous parle du poète Roland Giguère qui reçoit cette année le Prix Athanase-David, la plus haute distinction accordée dans le domaine des Lettres au Québec.

Inconditionnelle de Tony Hillerman, Zoomba n'a pas été déçue par *Le premier aigle*, son dernier roman. On y retrouve les deux policiers qui ont rendu Hillerman populaire dès leurs premières aventures.



Le magazine littéraire
de Télé-Québec
Animé par
Danielle Laurin

Mercredi 19h30
Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PIX.COM LE DEVOIR

JEAN MARC DALPÉ

Un vent se lève qui éparpille

Roman

Les Éditions Prise de parole

19,00 \$

Mouvements d'Amérique



La porte de la grange s'ouvre il sait que c'est elle. Il la sent dans son dos; sa tête se redresse d'un coup et son cœur cogne, cogne, cogne d'imaginer enfin le moment venu; elle avance vers lui de quelque pas à contre jour...

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Mémoires de femmes

L'ÉCHAFAUDAGE
Danielle Charest
Éditions du Masque - Hachette, collection «Les reines du crime»
Paris, 1999, 288 pages

LA MÉMOIRE SUSPENDUE
Louise Plante
Fides
Montréal, 1999, 176 pages

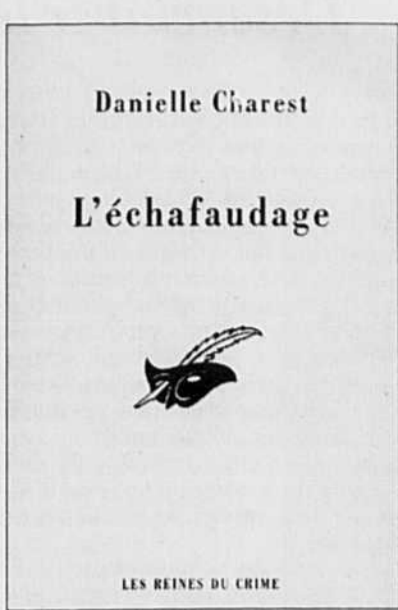
tout du cas d'une députée de l'Assemblée nationale que des voyous ont tenté d'assassiner. Cette femme, reniée par son parti, s'est battue notamment pour que le gouvernement québécois reconnaisse officiellement la tuerie de Polytechnique. Ses collègues se contentent de lui envoyer des fleurs à l'hôpital où elle se rétablit. Les corps policiers, eux, amorcent une enquête timide car l'affaire paraît délicate. Cette femme dérange. Qui sait si l'attente qu'elle a subi n'a pas été ordonnée en haut lieu?

Dans le roman noir de Charest, il n'y a pas de place pour les demi-teintes: les hommes — quidams, policiers, politiciens — sont des mâles obtus, grossiers, vulgaires, au mieux paternalistes. Les femmes ne peuvent rien attendre d'eux; elles ne doivent compter que sur leur propre solidarité. Dans ce petit monde romanesque, les sexes sont des races ennemies, condamnées à l'affrontement et à la ségrégation.

L'Échafaudage est un petit livre enlevé, un roman plus militant que noir, écrit avec plus de ferveur que de métier. Les convictions fougueuses de l'auteur l'ont emporté, manifestement, sur le travail du récit. Cela donne un roman plein de bonnes intentions, qui ne sert ni nuit à la mémoire des femmes de Polytechnique, dont on retiendra cette volonté des person-

nages de faire reconnaître que le 6 décembre 1989 fut bien autre chose qu'un fait divers regrettable; ce fut un attentat antiféministe, mais également politique, dans la mesure où il nous interpelle tous.

La voix des femmes
À certains égards, le roman de Louise Plante paraît se situer à l'autre extrémité du spectre idéologique et du projet romanesque. *La Mémoire suspendue*, qui a remporté le prix Angéline Berthiaume-Du Tremblay réservé aux auteurs de plus de 60 ans, est un récit tout de sobriété qui se penche sur un passé bien moins tragique que celui du roman de Charest: le Québec des an-



LES REINES DU CRIME

nées 30 et 40, plus particulièrement l'existence qu'ont eue des femmes de condition modeste.

Ici, les bonnes intentions sont moins tonitruantes que dans *L'Échafaudage*. La voix est féminine, très discrètement féministe, mais avant tout soucieuse de raconter avec justesse. D'ailleurs, l'enveloppe narrative de *La Mémoire suspendue* est toute simple: un jeune homme, qui a 29 ans en 1970, va lire — et nous avec lui — les cahiers que sa mère lui a laissés et qui vont lui apporter des révélations sur ses origines. Ces cahiers — il y en a six — relatent la vie d'une famille ouvrière de Montréal. Autour de la mère qui gère sagement la maison, il y a beaucoup d'enfants chez les Beaudry. Parmi une flopée de filles, un seul garçon, l'ainé qui, après le décès du père, fait la morale à ses sœurs tout en se permettant une vie apparemment fort libre.

Quant aux filles, elles grandissent et sont donc, l'une après l'autre, en âge de se marier. Florence, le personnage principal, en est là. Elle est différente de ses sœurs; on la dit forte tête, d'une nature impétueuse à cause d'une certaine indépendance d'esprit qu'elle a toujours cultivée. Au fond, c'est la morale étiquée de l'époque qui l'agace. Mais elle n'a rien d'une délinquante: alors qu'elle aurait pu

être institutrice, elle devient plutôt — et sans s'en plaindre — ouvrière du textile parce que les salaires sont meilleurs et qu'il faut apporter sa contribution à sa famille, ce qu'elle fait volontiers.

À 20 ans, ignorante des choses de la chair, elle s'éveille à la sensualité en compagnie d'un jeune homme plus déluré qu'elle. Ils ne vont pas très loin, mais Florence sait que même certains effleurements sont des péchés hors du mariage. Comme c'est agréable, pourtant...

Florence cherche auprès de sa sœur aînée un réconfort et, si possible, des éclaircissements. Elle recevra des recommandations d'ordre stratégique, qui vont finalement se révéler aussi sages qu'utiles: «Faut pas qu'on perde la tête, nous autres, les femmes. On s'arrange pour garder le contrôle en leur laissant croire que c'est eux autres qui l'ont. Comme maman a toujours fait avec papa.» Et puis, «la passion, c'est beau dans les romans, dans les grands films d'amour, mais dans la vraie vie, c'est dangereux».

Florence prendra également bonne note des propos de femmes plus âgées, comme ceux, savoureux, de la mère d'une amie de Florence: «Si, dans un couple, la femme et l'homme portaient les enfants chacun leur tour, y aurait jamais plus de trois enfants par famille!»

Solide bon sens

Ainsi se manifeste, tout au long du roman de Louise Plante, le solide bon sens de ces femmes naïves dans leur jeune âge parce que tenues dans l'ignorance, mais pas sottes pour autant, qui se soumettent aux règles de la morale du temps, à leur devoir de femmes, mais sans servilité. L'Église est là, qui veille à ce qu'elles gardent le rang que la «nature» leur aurait assigné: jeunes ou mûres, elles obéissent le plus souvent mais n'en pensent pas moins. Ainsi, de ces cures qui ont fait vœu de chasteté mais se permettent de dicter aux autres leur conduite en matière de sexualité: «Est-ce qu'on demanderait à quelqu'un qui ne sait même pas faire cuire un œuf de donner des cours d'art culinaire?»

Il n'y a pas de destins extrêmes



LOUISE PLANTE
La mémoire suspendue
FIDES

dans *La Mémoire suspendue*. Simple- ment la vie de gens ordinaires, de couples où les maris sont de bons diables avec leurs faiblesses, où les femmes ont assuré la continuité de la vie, affronté les difficultés et la séjé- tion sans perdre leur dignité. On ne chante pas leurs louanges. On raconte leur existence au fil des événements: grossesses, deuils et travail entrecoupés de joies. Elles furent filles, épouses puis mères en fonction des hommes de qui elles dépendaient. Certaines surent être indépendantes malgré tout et protéger leur intégrité de femmes.

«Comment une histoire inventée peut-elle faire ressentir la vérité d'une époque mieux encore que la description des faits réels?», se demande le mari de Florence pendant la projection d'un film. Louise Plante y est arrivée dans son roman qui nous rappelle, si besoin était, que pendant la Grande Noirceur où tout était «bien enrobé dans la foi catholique», il s'est trouvé des gens pour vivre bien, voire s'épanouir, et des femmes, nombreuses, qui surent ne pas se laisser briser par la tyrannie ordinaire du patriarcat.

rchartrand@videotron.ca



Robert Chartrand

GROUPE Renaud-Bray
Librairie — Champigny — Garneau —

Venez rencontrer **SERGE CHAPLEAU**

Renaud-Bray
5117, av. du Parc
(514) 276-7651

le dimanche 12 décembre de 14 h à 15 h

l'année CHAPLEAU 1999...

Champigny
4380, rue St-Denis
(514) 844-2587

le samedi 18 décembre de 14 h à 15 h

EDITIONS DU **NOROÏT**

Jacques Brault

Transfiguration

TRANSFIGURATION

LAURÉAT, TRADUCTION PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1999

Robert Patenaude

24 heures à l'urgence

D' **Robert Patenaude**

24 heures à l'urgence

Toute la vérité Rien que la vérité Juste la vérité

« Enfin, l'urgence racontée par un médecin qui la vit plutôt que par le politicien ou le fonctionnaire qui l'analyse ou essaie de la réinventer par le biais de comités et de statistiques. »
Michelle Coudé-Lord, *Journal de Montréal*

« On devrait laisser des exemplaires de ce livre-là dans toutes les salles d'attente des urgences. Ça changerait nos perceptions des travailleurs de la santé. [...] Je souhaite à tous de le lire. »
Claire Lamarche, *TVA*

« J'ai beaucoup aimé ce livre. C'est un livre à lire si on veut comprendre ce qui se passe dans les urgences. »
Janette Bertrand, *Le Point J*

« Diagnostic d'un système de santé qui agonise, et récit, très humain, d'un médecin qui ne veut cesser d'y croire. »
Micheline Lortie, *Femmes Plus*

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

NICOLE MACÉ

Voyage en terre inconnue
Roman

roman 21,95 \$

La suite attendue de Marie Carduner, Fille du Roy.

I'HEXAGONE
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

ÉDITIONS LIBER INRS - CULTURE ET SOCIÉTÉ

Éthique publique, vol. 1, n° 2
Éthique des affaires et déréglementation

Éthique publique
revue internationale d'éthique sociale et gouvernementale

Éthique des affaires et déréglementation

160 pages, 20 dollars

collaborateurs
Omar Aktouf, Claude Béland, Diane Girard, Yves Boisvert, Jean-Claude Cloutier, Pierre Issalys, Paul Nihoul, Robert Lévesque, Xavier Wauthy, Gérard Verna, Boualem Aliouat, Claude Rioux...

des folio cadeaux!

Tonino Benacquista



Victor Hugo

Hugo
Notre-Dame de Paris
Préface de Louis Chevalier



Alexandre Jardin

Jean-Christophe Rufin

Jean-Christophe Rufin
L'Abyssin



Gilbert Sinoué
Le Livre de saphir



Gilbert Sinoué

Frances Mayes
Sous le soleil de Toscane



Réjean Ducharme
L'Océantume



Réjean Ducharme



folio

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Contre le prêt-à-porter gérontologique Désenclaver les âges de la vie

L'ÂGE DORT?
POUR UNE RETRAITE CITOYENNE
Jean Carette
Éditions du Boréal
Montréal, 1999, 174 pages

Rédigé dans une langue belle et entraînant, tout plein d'une colère qui aiguillonne son espoir, l'appel de Jean Carette en faveur d'une «retraite citoyenne» s'avère, à mon étonnement, l'un des essais les plus stimulants de la présente saison.

A vrai dire, je n'attendais pas grand-chose de ce livre. Le titre, racoleur, me déplaisait plutôt et le sujet, les retraités, m'enthousiasmait assez peu. Carette a levé toutes mes résistances: engagée, lyrique, nuancée, agrippée au réel, sa réflexion m'a emporté comme un vent chaud et fort.

La retraite, on la rêve et on la redoute tout à la fois. Enfin du temps pour soi, mais sera-ce trop? Les bouleversements socio-économiques des dernières années ont modifié la donne en ce domaine aussi. Plus précoce qu'auparavant (il faut faire de la place), parfois forcée (on ferme, on déménage), la retraite risque d'occuper une plage de vie de plus en plus importante pour plusieurs.

Que va-t-on en faire? Ce temps libre retrouvé, ce temps à nous deviendra-t-il un refuge passif comblé de loisirs débilissants ou un tremplin pour la vie? Jean Carette n'est pas tendre envers ceux qui consentent à l'option du décrochage social et, pourrait-on dire, existentiel: «Rien n'est plus détestable ou minable que la vue de retraités en loisirs perpétuels, nouveaux adolescents jouisseurs et témoins passifs, qui pensent que le déluge viendra après eux et qu'ils ont assez travaillé dans le passé pour avoir mérité le droit de s'asseoir à longueur de jour sur les chaises longues et berçantes de leurs balcons ou de fréquenter les allées des centres commerciaux.»

Vivre, plaide-t-il, c'est être un acteur social, «non en retrait, mais au cœur des mondes ordinaires». En ce sens, la retraite, qui signifie pour plusieurs une libération des contraintes du travail, est une chance de continuité et de recommencement. Plus encore, les retraités préfigurent notre avenir à tous: porteur des signes de vieillesse qui nous attendent, leur statut symbolise aussi ce futur collectif plus ou moins imminent d'une société organisée autrement qu'autour du seul travail. Ce sont des prophètes, écrit Carette. Ils n'ont pas le droit de nous décevoir. Une invitation à l'agitation? Non: à l'engagement citoyen.

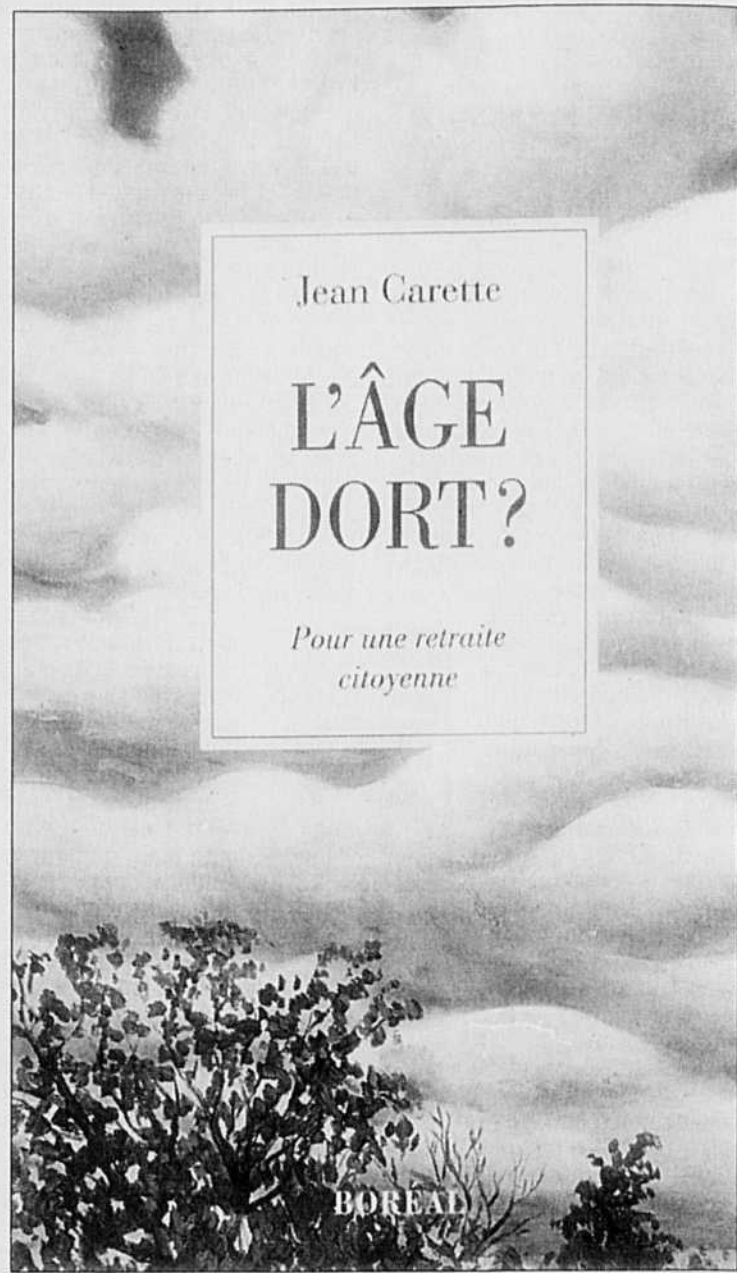
Parce qu'ils sont forts de leur temps et de leur expérience, les retraités pourraient être à l'avant-garde du militantisme social. En privilégiant la défense de leurs droits (ainsi qu'ils l'ont fait en 1985 en contraignant le gouvernement Mulroney à réindexer leurs pensions) plutôt que celle de leurs intérêts, en élargissant le champ de ces droits aux autres membres de la société et en s'associant avec les autres âges, ils contribueraient ainsi à lutter contre un système injuste qui marginalise de plus en plus de gens qui n'ont rien à répondre à la question: «Combien tu l'appelles?»

Audacieux et provocateur, Carette va même jusqu'à dire que la responsabilité première de cet engagement citoyen, de ce militantisme sans corporatisme, incombe d'abord aux retraités qu'il convoque à un Mai 68 de ceux qui ont du temps à donner au temps: «Affranchis des contraintes du travail et, pour beaucoup d'entre eux, des obligations familiales, ils pourraient se consacrer davantage et plus librement à des engagements civiques créateurs de mouvement.»

Le cloisonnement des âges
La proposition, révolutionnaire à plusieurs égards, ne va cependant pas sans heurter les mentalités actuelles, bien installées dans un «prêt-à-porter gérontologique politically correct». L'âgisme, une variante entre générations de ces travers bien connus que sont le racisme et le sexisme, existe et entretient un cloisonnement des âges de la vie destructeur du lien social.

On «gère» la retraite, la vieillesse, en mettant en place des projets dont l'objectif est d'égayer la marginalisation des vieux improductifs. Ainsi isolée du cycle de la vie, soumise à une thérapie psychologique trempée dans l'idéologie du «damage control», la vieillesse devient une voie de garage sur laquelle se retrouvent parqués ceux qu'on oblige, vu leur âge, à confondre «l'usure du temps et l'usure de soi». Contre cet âgisme réducteur, négateur des rapports sociaux qui sont en cause tout au long du processus de vieillissement, Carette rappelle l'urgence d'élaborer une sociologie des âges «qui soit assez ouverte pour permettre de mieux concevoir une explication des rapports intergénérationnels susceptible de réinventer à terme un contrat social entre les âges et de réunir les chances d'une assomption positive du temps en chaque individu.»

«Aux dépossédés», le chapitre le plus prenant de ce livre sans temps mort, prend la forme d'un vibrant



éloge de l'âge avancé, cet état qui permet de «retrouver la pesanteur de soi, après s'être progressivement allégé du poids des choses». Les gérontologues, écrit Carette, qui en est un lui-même, ont peut-être eu le tort de trop «noircir l'image sociale de la vieillesse» en voulant attirer l'attention des décideurs et de l'opinion publique sur ses besoins. L'âge, pourtant, n'est pas une maladie et toutes les tares qu'on lui attribue méritent d'être relativisées.

Malades, laids et impuissants, les vieux? Carette réfute tout cela. À propos de la laideur, par exemple, il a cette phrase magnifique: «Seuls ceux qui ont mûri et vieilli, à travers l'âge même, celui qu'ils ont rejoint celui qu'ils «paraissent» avoir, peuvent témoigner de cette beauté mystérieuse qui n'est pas octroyée mais conquise, faite de vie mémorisée plus que de

souplesse entretenue ou de rides cachées». Il parlera, plus loin, de «la densité humaine du vieil homme», d'une continuité de la vie qui s'incarne chez ceux-là qu'on voudrait parfois mettre à l'écart du monde alors que ce sont eux qui témoignent de son sens.

Pour une politique de la vieillesse

C'est par ce lyrisme tout en retenue, qui se fait fort aussi de reconnaître la dramatique sous-jacente à ce vestibule de la mort que demeure néanmoins la vieillesse, que Jean Carette prépare sa fi-

nale dans laquelle il entend tracer les contours d'une politique de la vieillesse qui tiendrait compte du fait que les pratiques de retraite ne se saisissent et ne se comprennent que «si on les considère par rapport à l'ensemble du cycle de vie, en particulier de la vie de travail et de ses conditions, dont elles ne sont, sauf exception, que la reproduction détériorée».

Prônant un décloisonnement des âges afin d'ouvrir la société au dialogue et à la solidarité, ce qui est tout le contraire d'une négation des âges qui confine à la régression infantilisante, à l'autisme et au chacun pour soi, Carette rappelle une évidence que les hommes ont la faiblesse d'oublier: la vie ne se compartimente pas sans porter préjudice aux individus et à la société. Tous, jeunes, travailleurs, futurs retraités, retraités et vieillards, sont concernés par la nécessaire reorganisation du travail en cours et par l'urgence de la lutte en faveur d'une répartition plus équitable de la richesse. Une véritable politique de la vieillesse s'étale sur une vie: à l'oublier, on se prépare des lendemains individuels et sociaux bien pénibles.

Formation permanente, «nouvelles pratiques de production sociale qui substituent l'activité à l'emploi», revenu social universel de base, dialogue entre générations, engagement civique plus soutenu, surtout chez les retraités, toutes ces propositions avancées par Jean Carette méritent réflexion, même si certaines d'entre elles apparaissent ou bien contestables (revenu social universel, par exemple) ou bien difficiles à réaliser (l'engagement civique comporte, ceux qui s'y sont essayés le savent, plusieurs contraintes).

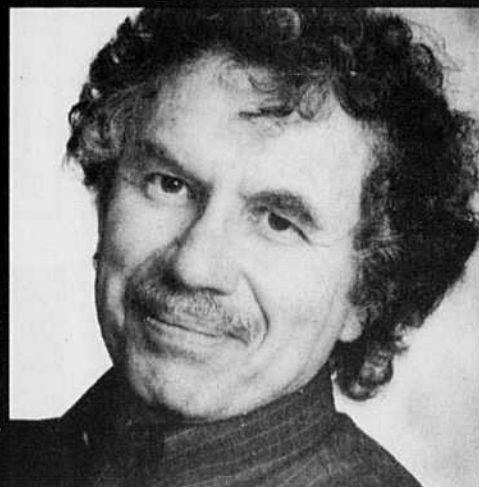
La principale qualité de cet essai, cela dit, réside dans le regard sociologique original qu'il pose sur l'âge de la retraite, un âge qu'il désenclave en le réconciliant avec tous les autres de la vie. «Je souhaite que l'avance en âge soit une voie pour se dés-altérer, autrement dit pour devenir ce que l'on est, et non pour se succomber à l'imagerie des autres. Question d'attitude, certes, mais d'abord de conditions sociales et d'histoire de vie, pour ne pas être dépossédé de soi», écrit Jean Carette.

Livre à la fois de colère et d'espoir, de dénonciation et d'appel, *L'Âge dort?* ouvre des chantiers dont l'étendue est vertigineuse. Aurons-nous le courage et la sagesse, «de génération en génération, jamais en retraite du travail de la vie et du sens», de les transformer en lieux de justice et d'espérance?



ALAIN CHAGNON
Jean Carette

Yves Beauchemin UN NOUVEAU ROMAN À SAVOURER!



« Un roman qu'on ne veut pas terminer. Yves Beauchemin est un merveilleux conteur. »

Anne Morency,
SRC Info-Littérature

« Dit-on d'un café qu'il est quatre étoiles? En tout cas ce roman l'est indubitablement. »

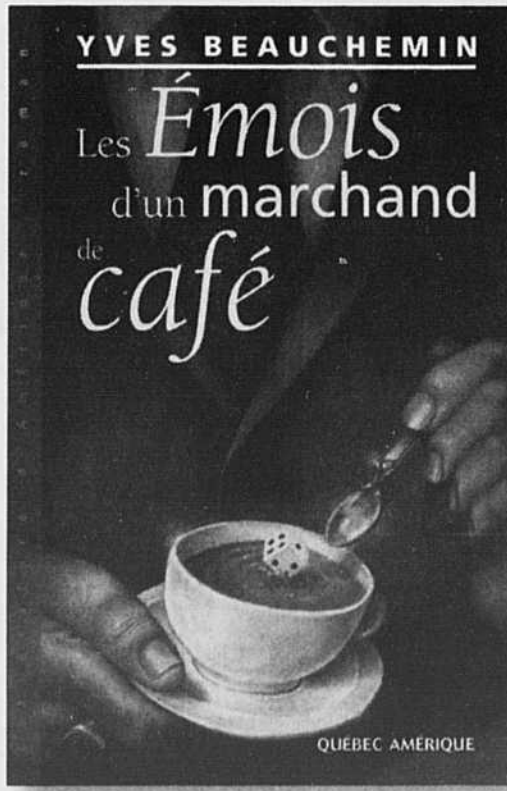
Jean Fugère,
Journal de Montréal

« [...] or on prend le roman et je défie quiconque de l'abandonner en cours de route. Ça se lit d'une traite et vraiment, on passe un agréable moment. »

Marie-France Bazzo,
Indicatif présent

« Les Émois d'un marchand de café va bon train, machine bien huilée, roulant comme sur des patins à roulettes, d'une péripétie à l'autre. »

Marie-Claude Fortin,
Voir



consacré
LIVRE DE LA SEMAINE
par LE FIGARO LITTÉRAIRE
(Semaine du 14 novembre 1999)

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIVRES

LE FEUILLETON

Prendre soin des vivants

LE BANNI

Selma Lagerlöf
Traduction du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach
Actes Sud
Arlès, 1999, 320 pages

Selma Lagerlöf (1858-1940) et August Strindberg (1849-1912) sont certainement les deux géants qui dominent la scène littéraire suédoise au tournant du siècle. *Röda rummet* [Dans la chambre rouge], 1879, de Strindberg, et *Gösta Berlings saga* [La Légende de Gösta Berling], 1891, de Selma Lagerlöf, sont en effet considérés dans ce pays comme les premiers romans modernes, et leur œuvre comme ayant profondément marqué les arts romanesque et dramatique du XX^e siècle. C'est dire leur importance. Dans les romans de Selma Lagerlöf nous retrouvons presque systématiquement les paysages de sa province natale, le Värmland, et les contes et légendes qui y circulaient alors qu'elle était enfant. C'est d'ailleurs un des traits de sa personnalité que d'être restée attachée toute sa vie à son lieu d'origine, au point de racheter en 1907 le domaine de son père, la Marbacka, où elle finira ses jours après avoir reçu de nombreux honneurs, dont le prix Nobel de littérature en 1909. De ses années d'enseignement témoigne le livre qu'elle fit paraître en 1906-1907, *Nils Holgerssons underbara resa genom Sverige* [Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède], un récit conçu comme un captivant manuel de géographie suédoise et que plusieurs générations d'écoliers connaissaient par cœur.



Jean-Pierre Denis

a confié la garde de son jeune fils, Sven, à de riches Anglais de passage, espérant que ces derniers pourraient lui donner ce que eux, ses parents, étaient incapables de lui offrir: un avenir meilleur et une bonne instruction. Depuis vingt ans déjà qu'il est parti, jamais ils n'ont reçu de nouvelles de lui. Mais voilà qu'un beau jour ce fils, fuyant le mépris des hommes, revient au village. Lors d'une expédition polaire qui aurait tourné à la catastrophe, ses camarades et lui auraient mangé de la chair humaine! Est-il coupable de cet acte immonde? Tout le monde en est persuadé et lui-même le croit.

Le pasteur du village, qui s'est d'abord montré accueillant et a voulu l'aider, ne peut cependant taire sa répugnance, réprimer son dégoût lorsqu'il le voit assister à l'office le dimanche suivant. Ne sachant pas vraiment ce qu'il fait, il révèle alors en chaire ce dont cet homme s'est rendu coupable. Dès lors Sven est condamné par la communauté entière comme s'il avait la peste. Seuls ses parents continuent à l'accepter et à le soutenir.

Des années durant, taupé par un sentiment de culpabilité qui le pousse à se réfugier dans une attitude d'humilité excessive et autopunitive («Ni colère ni désir de résistance n'était lisible sur son visage, rien que de l'humilité et un chagrin doux et soumis»), ce fils va tenter de se rendre utile et agréable envers la communauté, sacrifiant son temps, son argent et sa santé pour faire le bien et, par là, se racheter. Mais rien n'y fait. Tout le roman va tourner autour de la question de cette rédemption impossible, toujours contrée par des hommes qui ont pourtant bien des choses à se reprocher... «Olaus [...] complice d'infanticide [...] Corfitzson [qui] a mis le feu à une étable, pleine de bêtes, pour toucher l'argent de l'assurance [...] Bertil [qui] a fait tant manger sa grand-mère qu'elle en est morte [...] Torsson [...] qui n'a jamais fait autre chose que voler le poisson dans le filet des autres [...]».

Une femme, cependant, aurait le pouvoir de le racheter: Sigrun, l'épouse du pasteur dont Sven tombe immédiatement amoureux. Or, il se trouve que cette femme découvre bien vite que son mariage est un échec et que son mari, d'une extrême jalousie, l'empêche littéralement de vivre et de respirer... Mais attention, pas d'adultère ici! L'univers de Selma Lagerlöf et la finalité de la plupart de ses romans interdisent de tels comportements, d'une part parce que l'institution du mariage est sacrée et que l'amour comporte en soi ses épreuves et ses sacrifices; d'autre part parce que la morale de l'auteure est si élevée qu'elle ne peut concevoir de tromperie aussi vile, aussi insignifiante (nous sommes dans le registre de l'amour, non du désir). Aussi est-ce à la suite d'un parcours particulièrement tortueux qu'ils vont pouvoir s'unir, avec d'ailleurs la bénédiction du pasteur qui aura enfin découvert sa voie en brisant le maléfice qui pesait sur sa famille.

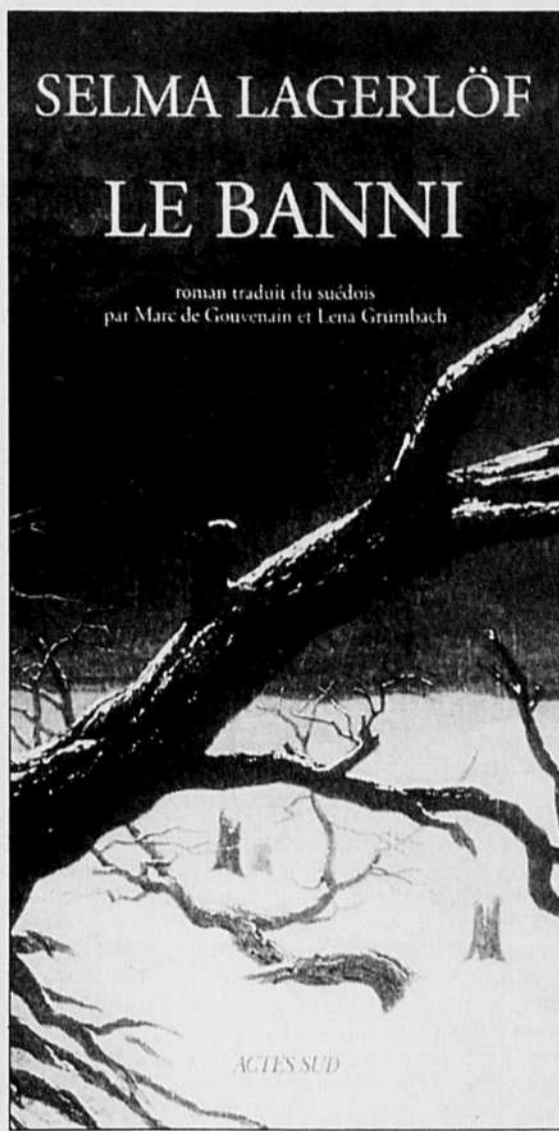
La leçon de l'horreur

Le récit est structuré à la manière d'un parcours initiatique qui ne concerne pas seulement les individus — la biblique et mystique Lotta Hedman (dont il m'aurait fallu parler plus longuement tant ce qu'elle incarne occupe une position centrale dans le récit), la belle et malheureuse Sigrun, Hanger le pasteur jaloux, Sven le proscrit —, mais l'ensemble de la communauté. Car tous les événements dont nous parlons ici ont cours pendant la Première Guerre mondiale (le roman a paru en 1918), au moment où la mort domine le monde des vivants et le mépris. La faute est donc collective, et la rédemption ne peut être que collective. Aussi le roman nous conduit-il inéluctablement vers une redécouverte des valeurs essentielles, celles de la vie et du don d'amour.

Devant les horreurs de la guerre, tous font acte de contrition et demandent pardon à celui qui s'est montré bon toute sa vie. La conclusion vers laquelle tend l'auteur à travers le discours final du pasteur nous fait comprendre aussi autre chose: ni le bon exemple, ni le discours sensé, ni la perspective d'une vie équilibrée ne peuvent venir à bout des mauvais instincts de l'homme. Seuls l'aveu, le dégoût éprouvés devant le mal peuvent vaincre le mal en nous. «Car on m'a dit de cet homme [...] qu'il s'était fait un outil et une arme de ce qui l'avait le plus tourmenté. Il avait souvent remarqué, quand il essayait de détourner quelqu'un des mauvais chemins, que des mots choi-

sis n'y pouvaient rien, pas plus qu'un noble exemple, ni le désir d'être compris, ni la perspective de pouvoir vivre une vie respectée et tranquille. Non, ce qu'il fallait en premier lieu, c'était instiller une telle horreur et une telle aversion pour le vice et la déchéance que le dégoût pénétre le corps et l'esprit et devienne impossible à supporter.» Hypothèse passablement pessimiste, vous en conviendrez, qui nous rappelle que l'humanité n'est jamais acquise. Surtout, qu'elle ne tire leçon que de l'horreur dont elle est capable. Un très beau roman, plein de compassion et d'amour.

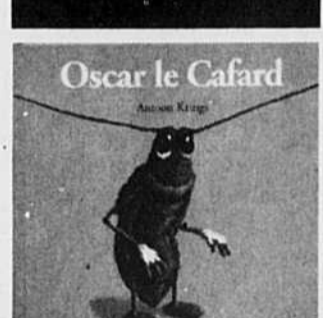
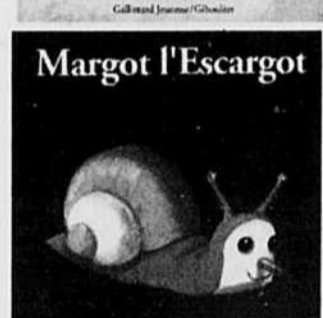
denisjp@mblink.net



A voir, à lire, à écouter, à offrir...



Découverte des musiciens. En onze tableaux et un CD audio, l'enfance musicale de grands compositeurs. Pour apprendre à aimer pour écouter encore et toujours!



Visitez le monde incroyable de Mireille l'Abeille, Belle la Coccinelle, Siméon le Papillon, Chloé l'Araignée, Camille la Chenille, Marie la Fourmi, Léon le Bourdon, Margot l'Escargot, Patouch la Mouche, Carole la Luciole, Ursule la Libellule, Loulou le Pou, Oscar le Cafard, et les autres...

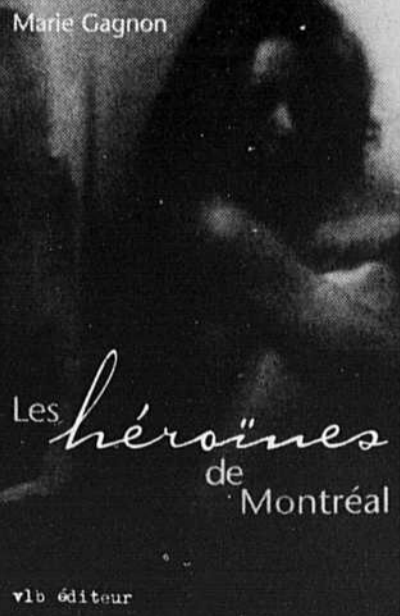
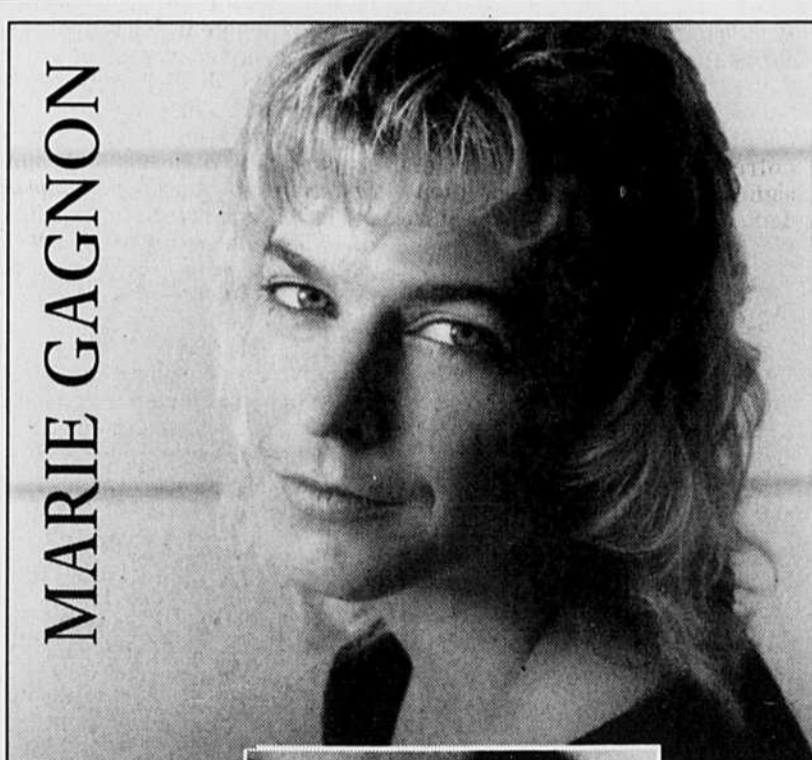
Tous merveilleusement dessinés par Antoon Krings.

Harry Potter SORCIER

Avec Harry Potter vous aurez les plus belles peurs de votre vie...

Gallimard

MARIE GAGNON



nouvelles 14,95 \$

Des portraits saisissants de ces femmes marginales, méconnues et souvent méprisées qui hantent nos villes et nos vies.

vlb éditeur

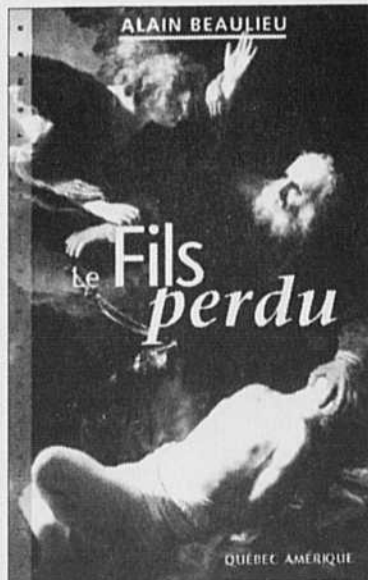
www.edvblb.com



La passion de la littérature

Alain Beaulieu

Le Fils perdu



« Entre fiction et réalité existe un monde où Alain Beaulieu se plaît à faire évoluer ses personnages. Ses histoires inventées, quoique grandement inspirées du quotidien, démontrent ses qualités de fin observateur des mœurs contemporaines. »
Kathleen Lavoie, *Le Soleil*

« J'ai adoré ce portrait percutant, bouleversant, dérangeant de la notion de filiation. »
Valérie Lessard, *SRC Ottawa*

« À la fois thriller, étude de mœurs et réflexion sur les rapports entre fiction et réalité, *Le Fils perdu* m'a littéralement enchanté. »
Stanley Péan, *La Presse*

Le dernier tome de sa trilogie filiale.

Du même auteur :
Le Dernier Lit (1998)
Fou-Bar (1997)

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Contre le Prozac et le posthumain: le divan

POURQUOI LA PSYCHANALYSE?

Elisabeth Roudinesco
Fayard
Paris, 1999, 196 pages

On commence à peine, au Québec, à parler des OGM (organismes génétiquement modifiés) qu'il faudrait peut-être d'ores et déjà faire l'effort de penser aux HGM, les «humains génétiquement modifiés» ou posthumains — être qui sortira de la cuisse de l'*Homo sapiens* mais en sera différent et, s'il faut en croire certains, «supérieur».

Exagéré? Certes, l'idée donne l'impression de patager dans un roman de Michel Houellebecq. De même lorsqu'on écoute et lit des auteurs comme Max More, ce «consultant» californien, président autopromu du mouvement «extropien». (Il faut voir sa tête: sorte de culturiste aux airs de mutant.) Récemment, sur son site Web (<http://www.extropy.org>), il publiait la dernière version de sa «déclaration transhumaniste», dont le préambule

le contient des phrases glaçantes comme: «Nous considérons l'humanité comme une étape transitoire dans le développement de l'intelligence. Grâce à la science, nous accélérerons notre transition d'une condition humaine à une condition transhumaine ou post-humaine. L'humanité est pour nous un point de départ merveilleux, mais ce n'est pas un point d'arrivée», comme disait le chercheur Freeman Dyson.»

Dans la mire des extropiens: les limites humaines comme le «vieillessement» et la «mort» qui, selon

leurs termes, «ne doivent plus être considérées comme inévitables». Leurs fixations: les techniques de cryogénie (congélation après la mort), le génie génétique, les substances pouvant améliorer les performances du cerveau. L'objet de leur haine: les religions, sources de l'idée de «limite».

Des originaux, les «extropiens»? Sans doute. Mais ils formulent de façon très peu caricaturale ce que bien des gens espèrent, en leur for intérieur, à la suite des philosophes Bacon et Descartes. Le politologue américain Francis Fukuyama (le même qui avait diagnostiqué, il y a dix ans, la «fin de l'histoire»), écrivait par exemple dans *Le Monde*, en juin dernier: «Le caractère ouvert des sciences de la nature contemporaines nous permet de supputer que, d'ici les deux prochaines générations, la biotechnologie nous donnera les outils qui nous permettront d'accomplir ce que les spécialistes d'ingénierie sociale n'ont pas réussi à faire. À ce stade, nous en aurons définitivement terminé avec l'histoire humaine parce que nous aurons aboli les êtres humains en tant que tels.»

Voilà exactement — mais formulé de façon claire et nette — ce que plusieurs ont cru apercevoir dans un texte du philosophe allemand Peter Sloterdijk (voir *Le Monde des débats* d'octobre 1999). Texte ardu qui a pourtant déclenché une polémique fin de siècle en Allemagne, toujours aux prises avec les démons qu'on connaît (Nietzsche, le surhomme, le nazisme, etc.). Réfléchissant à une «réforme des qualités de l'espèce» humaine, Sloterdijk affir-



SOURCE FAYARD

Elisabeth Roudinesco

maît que l'ère de «l'humanisme était terminée».

La psychanalyse

Nous y revoilà! Pour une fois, dans cette chronique, je croyais bien sortir enfin du «post». Après Muray et Tillinac, dont les livres étaient traversés par l'idée de la fin de l'histoire et de la victoire du «dernier homme», je me disais qu'en me plongeant dans un texte sur la psychanalyse, j'échapperais à ce qui semble être commun à toutes les générations modernes: le sentiment d'être à une époque charnière de l'histoire.

Mais dans *Pourquoi la psychanalyse?*, Elisabeth Roudinesco prétend que l'éviction graduelle de la doctrine et des pratiques freudiennes révèle justement un passage, un chan-

gement de paradigme, qui n'est pas sans lien avec le fantasme — voire l'utopie — du posthumain. Lorsqu'on affronte les maux de l'âme, aujourd'hui, on le fait de plus en plus en se basant sur des conceptions scientifiques, biologistes et somme toute technicistes de l'être humain. Prozac et Viagra (l'auteur aurait pu ajouter le Ritalin, cet abject calmant pour enfant) sont des solutions chimiques à des problèmes que l'on croit strictement et exclusivement de même nature: chimique.

Roudinesco ne conteste pas «l'utilité de ces substances» et ne voudrait pas négliger le «confort qu'elles apportent». Nul ne nierait que nous sommes aussi biologiques! Mais l'utilisation massive de ces substances est révélatrice. Et comme toujours, l'utilisation d'une technique sur un objet a influé sur la conception même qu'on se fait de l'objet. L'usage de médicaments comme les antidépresseurs nous fait croire, à terme, qu'il y a une substance pour toute situation douloureuse.

Sans compter qu'après la phase du tout chimique, on serait dorénavant passé au tout génique. Des chercheurs, du haut de leurs chaires, affirment que tout est dans les gènes, de l'homosexualité à la violence sociale en passant par l'alcoolisme et la schizophrénie. Roudinesco cite le neurobiologiste britannique Steven Rose qui s'oppose à une telle conception des choses. Ce dernier écrivait à la blague dans la revue *Nature* qu'avec «ce type de recherche, on allait bientôt prétendre que la guerre en Bosnie était la conséquence d'un

problème de sérotonine dans le cerveau du docteur Karadzic et qu'elle pourrait être stoppée par une prescription massive de Prozac».

Déclin du politique

Extraordinaire boutade! N'est-il pas clair que, logiquement, ces conceptions étriquées de l'être humain conduisent directement à un déclin du politique, entendu au sens large? Collectivement, le potentiel de révolte s'en trouve réduit. D'abord parce que les médicaments «gèlent» les êtres humains. Ensuite parce qu'il est «désresponsabilisant» de penser qu'une substance peut régler des problèmes. Selon Roudinesco, même Henri Laborit, ce grand biologiste, a dit: «Sans les psychotropes, il y aurait peut-être eu une révolution dans la conscience humaine disant: "Ce n'est plus supportable!"». (Et voilà qu'une des seules revendications cohérentes de ma génération, c'est, précisément, la législation du pot. Certes, la prohibition apporte son lot de problèmes inutiles, mais «entre deux joints», ne pourrait-on pas s'intéresser à autre chose qu'au droit de se geler en toute impunité?)

L'effacement du «politique» est également observable sur le plan individuel. L'anthropologie de Freud prenait en compte des tensions internes à tout être humain, tensions dues au «sexe, à la mort et à l'interdit». L'homme selon Freud est un sujet. Conscient de sa liberté, il sait pourtant qu'il n'est pas totalement le «maître de sa maison». Il y a l'inconscient. Le «sujet» a été, selon Roudinesco, remplacé par un «individu dépressif fuyant son inconscient et soucieux d'abaisser en lui l'essence de tout conflit».

Autrement dit, les conceptions dominantes de l'être humain, actuellement, veulent «en finir avec la condition humaine». Elles sont donc, objectivement, des alliées de ceux qui plaident pour une «liberté sans contraintes». Et, à terme, pour une posthumanité.

Elisabeth Roudinesco

Pourquoi la psychanalyse?



Elisabeth ROUDINESCO

Fayard

Cela est tout à l'opposé de la conception freudienne défendue par Elisabeth Roudinesco, qui est profondément humaniste. Nul «psychothérapie» bête, ici, qu'on nous sert si souvent, sur ce continent, en guise de théorie psychologique. «S'agissant du psychisme, écrit Roudinesco, les symptômes ne renvoient pas à une seule maladie et celle-ci n'est pas exactement une maladie (au sens somatique), mais un état. Aussi, la guérison n'est-elle rien d'autre qu'une transformation existentielle du sujet.»

Au terme du livre, on a envie de dire avec l'auteure: vive la psychanalyse! Reste qu'il y avait bien des tentations scientistes chez Freud, qui n'est pas sans responsabilité dans certains dérapages psy actuels. (Il suffit de lire la première page d'*Introduction à la psychanalyse* pour le constater.)

Enfin, il n'y a pas que sur un divan que la «transformation existentielle du sujet» peut se produire. Les livres, la culture, en nous «apprenant à mourir», ont un effet comparable. On en vient à mieux comprendre nos limites et, peut-être, à s'élever grâce à elles. C'est quand même mieux que la fuite dans le paradis artificiel de la mutation!

GAGNEZ UN CELLIER

La Bibliothèque Hachette de la gastronomie et du vin vous offre la chance de gagner un luxueux cellier et 20 bouteilles. Une valeur de 1 350 \$.



Vinum LES VIGNOBLES ANDRÉ LURTON



LE GUIDE HACHETTE DES VINS 2000
Le vrai guide d'achat des connaisseurs.
«Véritable encyclopédie de la dégustation.»
La Presse, janvier 1999

HACHETTE Canada inc.
www.hachette.qc.ca

Pour participer au concours, remplissez ce bulletin et postez-le à :

Concours Cave à vin
9001, boul. de l'Acadie Bureau 1002
Montréal (Québec) H4N 3H5

Les participants au concours doivent avoir 18 ans ou plus. Seuls les bulletins de participation reçus avant le 8 janvier 2000 seront acceptés. Règlement complet disponible chez Hachette Canada, à l'adresse indiquée ci-dessus.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Tél. _____

NOUVEAUTÉS

PRATIQUE DE L'AMOUR ACTUEL
ENVERS LA MÈRE DE DIEU
271 p. 25,00 \$ t.t.c.

PRIÈRES DE STE-GERTRUDE
325 p. 25,00 \$ t.t.c.

RÉVÉLATIONS DE STE-GERTRUDE
Tome I 350 p. 18,00 \$ t.t.c.
Tome II 396 p. 18,00 \$ t.t.c.

ÉDITIONS J.A.
900, boul. René-Lévesque, C.P. 37005
Québec G1R 5P5

Ces volumes sont payables après réception. Donc, vous pouvez vérifier si cela vous convient ou nous les retourner moyennant 4 \$ pour frais de transport, sauf pour *Les révélations de Ste-Gertrude*.

BIOGRAPHES RECHERCHÉS

Importante maison d'édition recherche des personnes capables d'écrire des biographies de grands personnages de notre histoire destinées aux jeunes (12-18 ans). Les personnes pressenties doivent maîtriser parfaitement la langue française, être capables de mener des recherches historiques et pouvoir écrire un récit biographique qui se lit comme un roman.

Envoyer un court CV à :

Les grandes figures (AVDV)
1781, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) H2L 3Z1

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN

Un baobab rouge

Les Éditions du Vermillon

Roman

18,00 \$

Mouvements d'Amérique



« Nous sommes tous des planètes éparpillées dans l'espace, incapables de se rejoindre, à la merci des caprices confus de la gravitation universelle. Nous nous envoyons des signes, des ondes, et nous tournons en rond autour de soleils inaccessibles. »

Regroupement des éditeurs canadiens-français

LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Un homme envieux

UNE VIE À BRÛLER

James Salter
Traduit de l'américain
par Philippe Garnier
Éditions de l'Olivier
Paris, 1999, 440 pages

tion suivante: «J'étais malade d'envie — il était en train de détruire tout espoir. [...] Il m'a fait cela sans le savoir, comme une belle femme brise des cœurs rien qu'en traversant la rue.»

Un brave soldat

Voilà un homme qui se fait, de l'espoir, une conception pour le moins curieuse. En fait, Salter est un être si envieux, son envie transparait si bien presque à chaque page de son autobiographie, qu'on ne sera pas surpris d'apprendre qu'il envie aussi les morts. D'un camarade tombé au combat, il dira ainsi: «Lorsqu'il fut tué en mission peu après, je ressentis une secrète exaltation envieuse.» Décidément...

Difficile de dire si Salter possède bien «l'étoffe des héros». En revanche, c'est certainement un très bon petit soldat. Il a tout assimilé de la «bullshit» qu'on lui a fourrée dans le crâne à Westpoint, sans jamais se poser de questions. L'esprit de sacrifice, etc. «La mort, dit-il, semblait le plus pur des actes. Confortablement loin d'elle, je n'avais pas peur.» Son héros? Saint-Exupéry... Pour ma part, et tout contesté que fut Céline, je donnerais bien vingt petits pilotes de chasse dans son genre pour un seul Ferdinand Bardamu.

Parmi les scènes les plus prenantes de ce livre, on trouve pourtant les captivants ballets aériens qui opposent, dans le ciel du Royaume du matin, les Migs aux chasseurs américains. On en viendrait presque à oublier que ces gens-là prennent l'air dans le seul but de détruire autrui. C'est gracieux, presque abstrait, la beauté pure et un peu éthérée d'un combat livré en plein azur. Mais on peut compter sur Salter pour venir tout gâcher, en y transposant ses ambitions frustrées de héros national à deux sous. C'est que, voyez-vous, le pauvre n'aura réussi, dans toute sa carrière aérienne, qu'à abattre un seul appareil ennemi et à en endommager un autre. Tableau de chasse plutôt mince si on le compare à celui des vrais as, dont le seuil de respectabilité est fixé à cinq victoires.

Lorsqu'il quitte l'armée de l'air pour tâter de l'écriture romanesque et scénariographique, Salter trouve un terrain fertile où aérer ses envies. Voyant passer Robert Redford poursuivi par une meute de photographes (quelques années plus tôt, il a été associé à l'acteur encore inconnu dans le contexte d'un projet de film probablement mort-né), Salter ressent «une certaine attirance écaurante». On se dit: ce n'est pas possible! L'envie va finir par l'étouffer, il va tomber raide mort sur la page!

La traduction est épouvantable. Ce n'est vraiment pas drôle. Est-ce que James Salter, un des «derniers grands écrivains américains nés avant la

Une vie à brûler
James Salter

guerre», d'après son éditeur (qui parle aussi de «prose ciselée» et de «tour de force stylistique et narratif»...), est-ce que Salter, donc, écrit vraiment aussi mal, ou alors la faute en incombe-t-elle entièrement à la traduction? C'est le genre de question que j'emporte dans mon sommeil depuis juillet dernier.

Notez, l'homme a parfois de ces aperçus qui dénotent le véritable écrivain. Sur la perte du pucelage: «[...] cet acte si peu remarquable qui scinde la vie en deux, une partie qui tombe à

terre et l'autre qui s'étend glorieusement devant soi.» Sur la nature: «Nos vies à nous manquent de cette harmonie. Nous sommes chacun une tragédie en puissance.» Et s'il a choisi d'écouter ses dernières années à la campagne, c'est pour se rapprocher «des compagnons ultimes».

Auparavant, devant Redford pourchassé par les flashes, il avait plutôt invoqué Falstaff: «On me fera mander en privé. On me fera mander sitôt la nuit tombée.» Votre heure arriverait-elle enfin, M. Salter?



Louis Hamelin

L'envie est un vilain défaut. C'est même un des sept péchés capitaux. L'envie, mère du remords. Une vipère qui fait son nid dans le lit du regret. D'un écrivain qui, parvenu au déclin de ses jours, accepte de rédiger ses mémoires, on attend tout, sauf elle. Il pourra se permettre d'être méchant, pour notre plus grande joie, cynique (encore! encore!), nostalgique (évidemment) et même cruel et caractériel. Il devra surtout afficher cette sérénité idéalement conquise à travers tout un chaos de désirs (sinon à quoi bon écrire?). Mais envieux?

Dans *Une vie à brûler*, de James Salter, il y a une scène qui ne pardonne pas. Il se trouve dans une chambre d'hôtel avec sa maîtresse italienne, ils font l'amour lentement, il doit y avoir du champagne dans un seau à glace sur la table de chevet. Salter est un romancier relativement mineur (quoiqu'en prétendent ses éditeurs) qui gagne sa vie en trafiquant des scénarios, ce qui lui permet d'évoluer, plus ou moins, au sein du gratin para-hollywoodien. C'est surtout un ancien cadet de West Point, héros de la guerre de Corée. Il a affronté les Migs soviétiques basés en Chine à bord des premières générations de chasseurs à réaction. Parmi ses camarades d'escadron, il a déjà compté Buzz Aldrin, qui allait plus tard...

Revenons justement à cette chambre d'hôtel. Pendant qu'ils font l'amour (hummm), la télé allumée laisse entrer l'histoire dans la chambre sous forme de grandes manœuvres effectuées dans l'éther par une espèce de gros acarien d'argent. On est en 1969, en juillet. Vous savez comment c'est: tout en s'intéressant de près aux charmes à peine dicibles de sa belle maîtresse italienne, Salter ne peut s'empêcher de relever la tête de temps à autre pour regarder la télé. Voici ce qu'il voit: «Je regardais trois hommes en blanc en train de préparer mon annihilation... Aldrin en fait partie, celui que je connais. [...] Je veux me détourner mais cela m'est impossible. La moindre de ses actions m'est une torture.» Et plus loin: «Je me sens creux, comme si j'avais tout perdu.» Quelle noblesse de sentiments...

On pourrait penser qu'il s'agit là d'une simple défaillance passagère. Mais nullement. Quelques années plus tôt, lorsque White, un autre de ses potes (ils ont volé aile à aile) devient le premier Américain à marcher dans l'espace, Salter avait eu la réac-

C'est clair et net!

www.gallimardmontreal.com

LISE GABOURY-DIALLO

Subliminales

Poésie

Les Éditions du Blé

14,95 \$

Mouvements d'Amérique



Comme sur un tableau
où la lumière indescriptible d'un Rembrandt
fond les nuages tantôt gris
tantôt roses et luminescents
d'un coucher de soleil
hors de l'ordinaire elle rêve
de son passage entre le ciel et la terre

Regroupement des éditeurs
canadiens-françaisDENIS VANIER
L'Urine des forêts

84 p., 12,95 \$

Ces textes sont ceux de la révolte adolescente,
écrits avec les mots lucides de la maturité.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

CHRONIQUE D'UNE
SORCIÈRE DE VENT

Antonine Maillet



«Antonine Maillet use encore une fois et pour notre plus grand bonheur de son verbe exceptionnel pour nous raconter une grande histoire d'amour, tel un *Tristan et Iseult* de la modernité...»

Anne Morency, *Info littérature, SRC*

«La chronique d'une mémoire acadienne bien vivante, présentée dans une légende passionnante [...] Un très beau conte, riche et magnifiquement écrit.»

Anne-Marie Busque, *La vie en prose, CKRL*

«Autour de ce récit à plusieurs voix, le charme de la langue d'Antonine Maillet exerce tous ses sortilèges [...]»

Dominique Paupardin, *La Presse*

«Le nouveau Maillet... un grand cru!»

Ysabelle Guilbeault, *Salut bonjour week end, TVA*

«[...] un roman qui tient en haleine et qui se lit d'une seule traite...»

Sophie Doucet, *Femme Plus*

LEMÉAC

Des livres
et des idées

Éric Amyot

LE QUÉBEC ENTRE
PÉTAÏN ET DE GAULLEVichy, la France libre et les
Canadiens français, 1940-1945

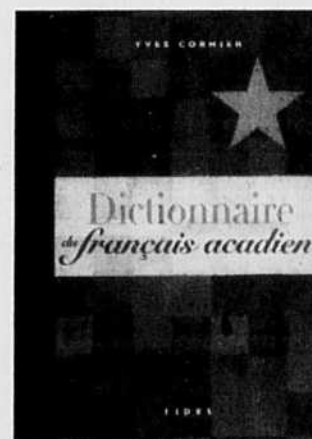
Depuis l'admiration que vouent les Canadiens français à Pétain, à la popularité triomphante du Général de Gaulle, l'auteur analyse les différentes entreprises de séduction auxquelles se livrent les deux camps pour rallier l'opinion publique québécoise.

372 pages • 29,95 \$

Sous la direction de
Jacques MichonHISTOIRE DE L'ÉDITION
LITTÉRAIRE AU QUÉBEC
AU XX^e SIÈCLELa naissance de l'éditeur,
1900-1939

Avant les années 1920, l'édition littéraire est rattachée aux secteurs de l'imprimerie et de la librairie. Avec l'arrivée de l'éditeur professionnel, elle acquiert progressivement un espace propre. Ce livre relate l'aventure exceptionnelle des individus qui, en créant ou en dirigeant des maisons d'édition, ont participé au processus d'édition d'une littérature originale et de son public.

488 pages • 34,95 \$



Yves Cormier

DICTIONNAIRE DU
FRANÇAIS ACADIEN

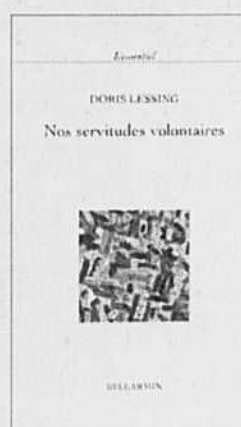
Un grand dictionnaire qui met en valeur toute la vitalité du français acadien. Au-delà de 1100 entrées et de 2000 acadianismes, incluant des données sur l'extension géographique de chacun des mots et sur leur origine historique.

Vol. relié, 448 pages • 34,95 \$

Textes réunis par
Roger Le Moine et
Jules TessierRELECTURE
DE L'ŒUVRE DE
FÉLIX-ANTOINE SAVARD

Amis, écrivains et anciens étudiants jettent un nouveau regard critique sur l'œuvre de cet écrivain majeur de la littérature québécoise.

192 pages • 24,95 \$



Doris Lessing

NOS SERVITUDES
VOLONTAIRES

Dans un style familier et imagé, la grande romancière promène un regard provocant sur les bouleversements en cours dans le monde et dénonce les contraintes que nous impose le poids des siècles et des institutions.

Coll. L'Essentiel, 136 pages • 14,95 \$

Guy Bourgeault

ÉLOGE DE L'INCERTITUDE

Constatant que les guerres et les tueries furent et sont toujours provoquées par la certitude, l'auteur fait l'éloge de l'incertitude et propose qu'on l'approuve plutôt que de la fuir.

Coll. L'Essentiel, 184 pages • 15,95 \$



Des livres pour tous

FIDES

LIVRES

ENTREVUE

Gisèle Pineau

Douce et houleuse mémoire des Antilles

Ses mots sont légers comme des oiseaux mais ils décrivent la souffrance du monde. Ou plutôt celle d'un peuple en particulier, celui des Noirs issus de l'esclavage, vivant un peu partout en Amérique, et plus particulièrement des femmes qui portaient ce peuple dans leur ventre. Elles sont les ancêtres et les muses de l'écrivaine guadeloupéenne Gisèle Pineau, de passage récemment à Montréal.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Elle est à cheval sur deux mondes. Noire née à Paris et écrivant en français, retournée vivre en Guadeloupe, et ayant plongé définitivement ses racines dans cette terre battue par les vents des Antilles. Son œuvre témoigne d'une longue quête d'identité, douloureuse parce que taboue, inutilement cachée. Son œuvre part à la recherche de son nom. En parcourant ses romans, *L'âme prêtée aux oiseaux*, *L'exil selon Julia*, *L'Espérance-macadam*, son essai *Femmes des Antilles, traces et voix*, qui interroge les femmes esclaves et leur descendance, tous publiés chez Stock, ou encore son dernier livre pour enfants, *Le Cyclone Marilyn*, publié ici même au Québec chez HMH Hurtubise, on découvre aussi l'histoire de la Guadeloupe et celle de ses esclaves aujourd'hui affranchis. En écrivant ces histoires, Gisèle Pineau a elle-même retrouvé dans les archives guadeloupéennes le nom d'un ancêtre blanc français, nommé Pineau, qui avait affranchi son esclave Angélique, mère de ses huit enfants, en 1832.

«Nos ancêtres sont arrivés sur des terres qu'ils n'ont pas choisies, dit l'écri-

vaine, de sa voix douce et flûtée. On ne leur a jamais dit si le voyage était terminé. Il a fallu s'enraciner dans ce pays, l'aimer coûte que coûte et se l'approprier. Faire que ce pays ressemble à ce qu'il y avait dans les cœurs, qu'il s'adapte à ces immigrants forcés, à ce pays imposé.»

Dans ce pays éternellement précaire et provisoire, on trouve des mères (grands-mères) et des manmans (mères) au cœur immense, des oiseaux à profusion mais aussi des cyclones qui arrivent annuellement comme la fatalité, modifiant le rapport des habitants à la vie et à la mort.

Une culture lointaine

Née à Paris dans les années 50, c'est à travers sa grand-mère Julia que Gisèle Pineau a d'abord fait la connaissance de sa culture créole, elle qui n'avait séjourné que brièvement en Guadeloupe dans sa petite enfance. Une grand-mère illettrée, qui ne parlait pas français mais qui pourtant portait dans sa tête la clef de l'histoire de sa petite-fille, les réponses à ses questions sur l'esclavage et la porte de la conquête de son identité. C'est cette grand-mère, retournée en Guadeloupe, qui lui a montré plus tard le nom des fleurs, des arbres et des oiseaux des Antilles, l'art de se baigner dans la rivière sans se noyer.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'écrivaine guadeloupéenne Gisèle Pineau.

Elle aussi qui a inspiré *L'exil selon Julia*, paru en 1996, à sa petite-fille Gisèle.

«À travers elle, j'ai vécu l'exil par procuration», se souvient Pineau, de ses années parisiennes.

«Très longtemps, quand j'étais enfant, adolescente, j'ai reproché à mes parents d'avoir fait de moi une Antillaise de la première génération, de la dia-

spora. Je voulais connaître les jeux des enfants des Antilles, je voulais être une Guadeloupéenne authentique. Je pensais que je n'avais pas d'identité parce que je ne connaissais pas les jeux, la langue créole. Et j'étais rejetée en tant que Noire par les Français», dit-elle.

Comme bien des Antillais, les parents de Gisèle Pineau, Guadeloupéens issus de milieux modestes, avaient offert la France à leurs enfants comme on offre une promotion, négligeant de parler avec eux le créole, langue des bois, langue des «vieux négres», langue de la misère.

«À l'âge de dix ans, après avoir vu une émission sur l'esclavage dans laquelle on parlait de masses de gens qui avaient été déportés, j'ai interrogé ma mère sur le sujet, elle m'a dit: c'est passé, on ne parle plus de cela. Alors, j'en ai parlé à ma grand-mère, qui soi-disant n'avait pas de connaissances, qui n'avait rien, qui soi-disant ne pouvait rien nous apporter, qui était illettrée et

qui était à notre service, et elle m'a expliqué. Elle m'a raconté les histoires que sa mère et sa grand-mère lui avait racontées sur l'esclavage», se souvient-elle.

Comme la Clothilde, comme la Sybille de *L'âme prêtée aux oiseaux*, la jeune femme a, des années plus tard, fait la genèse de sa famille, de son histoire. Et elle a sans doute rencontré sur son chemin des femmes esclaves brisées par le travail dans les champs, le corps rompu de s'être données à des hommes blancs pour survivre, d'avoir enfanté les premières générations de métis et d'avoir aussi servi à fabriquer de la main-d'œuvre d'esclaves pour les maîtres, à une époque où le commerce d'esclaves outre-mer venait juste d'être interdit. Ces femmes parfois sans nom, qu'on traitait comme des numéros, ces «solides guerrières de l'ombre et de la soumission toujours feinte», sont celles-là mêmes qui sont décrites dans *Femmes des Antilles, traces et voix*, écrit en collaboration avec Marie Abraham, où elles ont pris une voix.

«C'est mon héritage, dit l'écrivaine, je sais d'où je viens, je ne suis pas une Antillaise qui, pour se consoler de ce passé, revendiquait des ancêtres rois ou reines d'Afrique. Je ne revendique pas non plus des ancêtres rebelles, des négres marrons, qui partaient dans les bois pour conquérir leur liberté et qui allaient brûler les plantations. Je regarde aujourd'hui ce passé et je le regarde en face. Je n'ai pas honte d'être une descendante de femme esclave, qui était dans les champs, qui rusait pour survivre, une femme qui se débrouillait et qui utilisait son corps aussi pour survivre.»

C'est une mémoire fière que Gisèle Pineau exhume, et qu'elle porte désormais comme un flambeau.

«J'ai voulu écrire ce livre, *Femmes des Antilles, et revenir sur ce passé pour ne pas rester muette, au moment où on allait commémorer les 150 ans de l'abolition de l'esclavage.*»

Il est aussi question de racisme dans les livres de Gisèle Pineau. Un racisme que les Noirs subissent même entre eux. Un racisme qu'on arrive même à pardonner, tant il est fatalité. En Guadeloupe, on identifie encore beaucoup les gens par le grain de la peau: il y a les chabins, les cha-

bins clairs, les bougres rouges, qui ont des taches de rousseur, les mulâtres et les métis.

«Dès 1970, lorsque je suis retournée en Guadeloupe, j'ai remarqué que les filles de ma génération recherchaient toujours des amis plus clairs. C'était une façon de se rapprocher un peu plus des Blancs. Les parents demandaient à leur fille de chercher quelqu'un de plus clair, pour ne pas noircir la race, pour ne pas effacer tous les efforts faits de génération en génération pour éclaircir la descendance. C'est le rejet du Noir», dit-elle.

Cette blessure de la race, Gisèle Pineau la soigne, la guérit. Tout blessés qu'ils soient, les personnages de ses romans savent lire les rêves, fabriquer des parfums. «Je ne veux pas que mon écriture soit inutile», dit celle qui a aussi écrit sur le viol, l'inceste et la violence conjugale. Et malgré cette histoire marquée au fer rouge, les mots de Gisèle Pineau s'envolent et font rêver aux Antilles, flottant légèrement au-dessus de la misère du monde, porteurs d'espérance avant tout.

POUR AVOIR L'HEURE JUSTE À L'AUBE DU NOUVEAU MILLÉNAIRE

Le seul annuaire économique et géopolitique mondial

l'état du monde 2000

• trace le bilan de l'année pour les 225 pays du monde

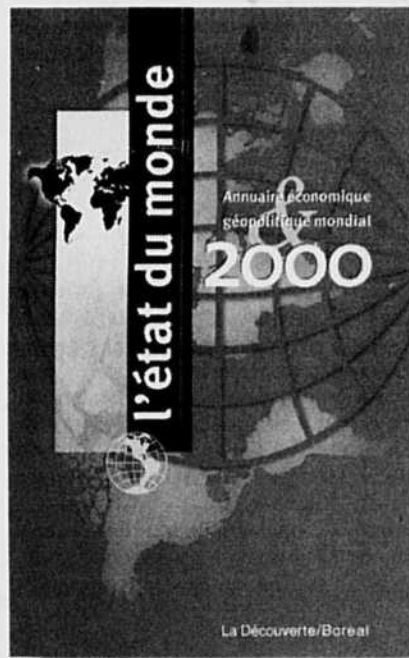
• offre des analyses thématiques sur les tendances planétaires actuelles

• la meilleure source d'information pour comprendre le monde d'aujourd'hui

678 pages • 27,95 \$

<http://www.editionsboreal.qc.ca>

Boréal
Qui m'aime me lise.



En collaboration avec
LE DEVOIR

CKAC 730
RADIO MEDIA



Félicitations à
JEAN MARC DALPÉ
Prix littéraire
du Gouverneur général
1999
catégorie théâtre



Il n'y a que l'amour
Jean Marc Dalpé

La langue drue et ciselée de Jean Marc Dalpé donne une parole à ceux qui n'en ont pas. Avec des mots simples et des moyens puissants, il donne vie à des personnages complexes. Ses structures dramatiques sont des mécaniques implacables issues de la texture même des univers qu'il invente. Dans son théâtre, il n'y a pas de jugement; que de la compassion. (Jury, Prix du Gouverneur général)



Un vent se lève
qui éparille
Jean Marc Dalpé

Passion, désir, trahison, abandon sont autant d'éléments qui composent ce roman aux accents lyriques et violents, dont la langue et le style témoignent admirablement. Un roman incendiaire, une polyphonie de voix emmêlées et entêtées, ce «vent qui éparille» n'épargne rien ni personne... Un roman qui décoiffe!

DANIEL PARADIS	Le feu sur la lune	Nouvelles
Les Éditions Le Nordir		18,00 \$

Mouvements d'Amérique

À quoi sert de mourir? Il suffit d'arrêter de rire, ce qui donne le même résultat. Étienne en était sûr. Il ne mourrait jamais. Un jour il s'envolerait dans le ciel pour ne plus revenir...

Regroupement des éditeurs canadiens-français



FEMMES DES ANTILLES
Traces et voix
Gisèle Pineau et Marie Abraham
Stock, Paris, 268 pages

L'ÂME PRÊTÉE AUX OISEAUX
Gisèle Pineau
Stock, Paris, 222 pages

LE CYCLONE MARYLIN
Gisèle Pineau
HMH Hurtubise, Montréal
80 pages

Philosophie • Sciences
Éthique • Sciences Sociales



THOMAS MORE
INSTITUTE

Nouveaux cours à compter de
Janvier-Février 2000

Pour informations
Veuillez téléphoner: (514)
935-9585 Fax: 935-3982

ou lors de notre
vente de livres anglais
samedi, le 4 décembre
de 10 à 16 heures

3405 Avenue Atwater
(au nord de Sherbrooke)

Littérature • Théâtre • Voyages
Histoire • Musique

Venez entendre les confidences littéraires de
Michel Noël
ethnologue et auteur
La ligne de trappe, Prix Alvine-Bélisle 1999

le MARDI 7 décembre 1999, à 19h30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la Librairie du Square.

Animés par Jean Fugère, les mardis Fugère sont une production de l'Union des écrivains et écrivains québécois, en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac.

CONSEIL DES ARTS
UNEO
LE DEVOIR
Ville de Montréal
Les Amis de la Bibliothèque de Montréal
Le Conseil des Arts du Canada

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Vue d'Afrique

DES CAUSES PERDUES

Jean-Christophe Rufin
NRF Gallimard
Paris, 1999, 234 pages



J. SASSIER/GALLIMARD
Jean-Christophe Rufin

GUYLAINE MASSOUTRE

On se souvient de la terrible famine qui a décimé l'Éthiopie en 1985. Jean-Christophe Rufin, qui a été «médecin sans frontières» pendant vingt ans, a parcouru ces régions d'Afrique de l'Est au temps où les équipes d'ONG faisaient tout en leur pouvoir pour prévenir la famine, les épidémies et l'errance des populations qui transhument vers des lieux de refuge. On l'attendait depuis longtemps sur un sujet contemporain de roman. *Des causes perdues* aborde enfin une question conséquente: la politique africaine et l'action des Européens, sous l'égide des organisations humanitaires.

Le roman, sous la forme d'un journal intime, en fait vivre des acteurs significatifs, souvent attachants, mais symptomatiques des graves questions que leurs actes soulèvent. Ce livre d'amour pour ce pays et pour les gens qui y vivent ou qui y œuvrent montre la contradiction entre l'action politique et la fraternité, qui prétendent l'une à long terme, l'autre à court terme améliorer le sort du monde. L'action se passe à Asmara, ancienne capitale coloniale italienne, en Érythrée, près de la mer Rouge.

Croyez-vous qu'à Asmara on mange le mil dans une calebasse, assis par terre, relié par tam-tam à la prochaine bourgade? Vous vous trompez. Ce théâtre des convoitises coloniales, arraché aux Turcs après le percement du canal de Suez, est une ville bien approvisionnée en nourriture, «belle, avec ses palais ocre à fronton triangulaire, ses fraîches villas, servies dans de mystérieux jardins».

Dans *l'Abyssin* et *Sauver Spahan*, Rufin a versé son amour d'un Orient autrefois grandiose. Amant des hauts plateaux ravinés et arides, truffés de fraîches oasis où des villes de rêve ont poussé, entremêlant la colonisation et les aventures marchandes, il a remonté les siècles pour faire ressurgir les sources qui ont alimenté ces cultures jadis florissantes.

On comprend ainsi mieux l'action humanitaire, une grande aventure dans la foulée de l'histoire et des rêves généreux, dont il reste peu depuis l'effondrement des rêves soixante-huitards. Aujourd'hui, un singulier mélange d'hommes et de femmes compose la mosaïque urbaine de l'Éthiopie et de l'Érythrée. Il en va plus que d'une simple question de psychologie: ce sont les civilisations qui traversent les êtres, entrechoquant leurs savoirs et leurs mentalités. La guerre civile, qui a coupé le pays du monde, en a préservé l'identité complexe, inaccessible aux touristes mais que les «humanitaires», quelles que soient leurs motivations de départ, découvrent avec émerveillement. Pénétrons, sous le regard de Rufin, *intra muros*.

Les ensablés du pouvoir
L'Arménien Grigorian, un des-

pendant de colons, le Français Grégoire, un «humanitaire», et leur espion abyssin, le Noir Kidane, s'observent avec un regard neuf. Grigorian vit loin des affamés, quelque part perdus dans les montagnes. Grégoire s'affaire à sa cause et tire profit de petits négoce personnels. Face à eux, le gouvernement communiste dispose ses plans, sortes de pièges où les actions généreuses sont récupérées selon de froides décisions rationnelles.

Vu du côté humanitaire, un jeu d'une cruauté infernale se joue sur le dos des affamés, qui refluent des régions rebelles où des guerres meurtrières ont conduit à une désertification des ressources, faute de travail dans les champs, entraînant la famine. A moins que ce ne soit l'inverse: une fois que les ressources du sol sont épuisées, on s'entretient pour subsister — cycle infernal. Par l'entremise de rumeurs liées à l'édification d'hôpitaux, payés par les fonds humanitaires, les gouvernements attirent les marcheurs survivants, qu'on attend par milliers.

Une fois parqués dans les camps, des militaires les déportent, dans une grande confusion, vers des zones déterminées de repeuplement. Bilan des opérations, les hôpitaux équipés des populations assez nanties, mais où le modernisme n'entraîne plus. On a le temps, en Afrique; peu importent les manchettes accablantes que les journaux occidentaux consacrent à la famine, les corps atrophiés par la faim, les cadavres qui s'accumulent là où, au mieux, les soignants parviennent à nourrir un enfant sur dix, parmi les survivants. À Asmara, les chiens errants sont les seuls à tourner autour des équipements humanitaires, bien gérés au demeurant par les saints François modernes, qui ne ressemblent guère à des missionnaires.

Laissons les lecteurs découvrir les aléas des petits rackets et des stratégies locales: elles ont leur exotisme. Le but du livre est un bel exposé, très humain et sans manichéisme, sur les diverses stratégies et motivations, du gouvernement qui manipule des populations civiles particulièrement démunies aux Occidentaux, d'origine ancienne ou non, observateurs consentants.

L'aventure de la fraternité

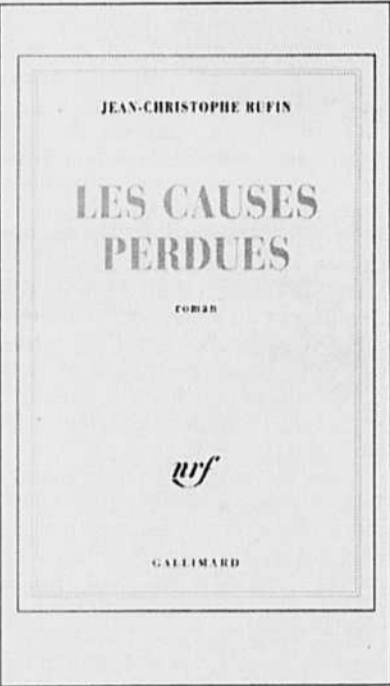
Rufin maîtrise un bel art du portrait. Une foule de petits mendiants, tel Efreim, le garçon aveugle, émaille sa galerie littéraire, comme autant de jeunes Gavroches lancés dans les artifices de la survie débrouillarde.

Vivre dans son livre en compagnie de ses personnages typés nous plonge au cœur d'un quotidien inconnu, passionnant. On y comprend entre autres comment les petites rancunes, les amours particulières et les amitiés fondent les grandes actions. Dans deux numéros récents de la revue *Le Débat*, Rufin explique que la situation des *Causes perdues* est celle de bien d'autres pays, qui n'ont rien à voir avec les photos bleues des vacances ni avec les images pieuses des collectes de fonds.

Que reste-t-il alors des grandes causes, quand on découvre que l'action ne règle pas ce qu'elle pensait pouvoir régler? Si, dans l'attente de la catastrophe, on nourrit des paysans de villages avoisinants, peut-on se résigner au constat: «Rien de catastrophique, en somme»? Grégoire y répond à la fin: «Je tenais mes rêves captifs, j'en avais honte... Notre vrai privilège d'hommes n'est pas d'obéir à ce qui est, mais au contraire de créer ce qui n'existe pas.»

Autour de la forteresse paisible d'Asmara, l'émotion humanitaire fait couler une manne, dont la plus pure est ce livre. Les victimes de la famine, attirés près des zones fertiles où ils devront travailler le sol, ces régions tropicales fussent-elles pourries par les miasmes, survivront en petit nombre. Certains ne s'en remettent que pour nourrir une rébellion, et l'enfer recommencera. Peut-on changer le monde? Non. La logique de la planification est de gérer ce que l'humanitaire voit en fonction d'urgence à court terme. Mais si, en sauvant des gens, on refait leurs problèmes, on secoue aussi l'enlèvement par des gestes lucides. C'est cela, agir.

Rufin témoigne que tout est encore possible.



Voix à découvrir

LE VERT EST FRAGILE

Andrea Moorhead
Écrits des Forges/Autres Temps
Trois-Rivières/Marseille
1999, 94 pages

Bien qu'elle publie au Québec depuis 1988, on parle très peu de l'œuvre de la poète américaine Andrea Moorhead. Née à Buffalo en 1947 et directrice de la revue internationale *Ostria*, ses poèmes en français témoignent d'un regard pénétrant sur la nature. Avec *Le vert est fragile*, elle poursuit cette quête délicate où le dépouillement de la langue évoque une connaissance discrète du monde. Elle retient le bruit d'un passage qui s'ouvre, celui des sens et de la couleur des éveils. Tout semble retourner vers l'émotion secrète que cette voix illumine. Il y a dans ces vers courts une chaleur intime qui s'empare des choses: «[...] ce soir les graines sont de cuivre / les lèvres contre le vent / il y a des lames dans le colza / les coquelicots trop fragiles / pour survivre à cet orage noir.»

David Cantin

AD NAUSEAM

Robert Malacci
À lire, collection «Polar»
Beauport, 1999, 240 pages

En guise de dessert, un délicieux petit loukoum que ce polar de Robert Malacci, qui se lit en une bouchée avec beaucoup de plaisir. *Ad Nauseam*, quatrième aventure de Malacci, alter ego de cet auteur québécois né en Tunisie, raconte l'histoire du directeur de journal québécois qui décide de se porter acquéreur d'un quotidien toulonnais afin d'implanter sa «méthode» en France. Les amateurs de polars à la Dashiell Hammett ou Raymond Chandler, tous ceux qui ne peuvent résister aux scénarios de Michel Audiard truffés de dialogues décapants se régaleront de ce petit roman sans prétention mais plein d'humour qui rappelle, à certains égards, l'univers de San Antonio. Malacci a le sens du rythme et de l'intrigue et il manie la langue française comme pas un. Ça se lit comme on regarde *The Limey* de Steven Soderberg, le sourire aux lèvres du début à la fin. Parfait pour combler avec bonheur les retards de sommeil ou les petits dimanches matins blafards et froids de ce début d'hiver qui tarde à enfiler son blanc manteau.

Marie Claude Mirandette

LES HABITS DU FANTÔME

Une enquête évasive de Charles Tone
Michel Chaillou
Photographies
de François Delebaque
le Seuil
Paris, 1999, 140 pages

Bien étrange chose que ce petit polar illustré, variation sur le genre photoman version intello (Gallimard avait déjà tenté le coup il y a quelques années). D'autant que c'est signé Michel Chaillou, auteur intello s'il en est, à qui l'on doit quelques pavés et quelques pures délices, dont *Le Colosse machinal*

(Nathan, 1996) et *Le Petit Guide pédestre de la littérature française au XVII^e siècle* (Hatier, 1990).

Déjà, rien que le titre et on se pose des questions! Car comment conjuguer enquête (recherche méthodique reposant notamment sur des questions et des témoignages, *dixit* Le Petit Robert 1) et évasive (qui cherche à éluder en restant dans l'imprécision) sans que cela fasse contresens? En fait, une enquête devrait être tout sauf évasive, non? Et pourtant, c'est vrai qu'elle est évasive, cette enquête-là, de même que son inspecteur, Charles Tone. Et que dire de son acolyte photographe, François, mandaté par Tone pour passer les lieux au petit oiseau. Et des oiseaux, il y en a dans cette histoire saugrenue, invraisemblable mais justement charmante parce que telle.

À Paris, dans une pension de famille du XXI^e arrondissement, un homme disparaît dans sa propre chambre (clin d'œil au *Mystère de la chambre jaune* de Leroux). La logeuse, une ancienne starlette de la chanson, s'inquiète et fait appel au commissariat pour résoudre cette étrange disparition. À cette banale histoire s'en greffe une autre, et une autre, et de fil en aiguille le récit emprunte des sentiers insoupçonnés. L'enquête se fait bientôt onirique et on se retrouve en pleine jungle à Paris où il est question d'assassin utilisant des flèches trempées dans du curare (autre clin d'œil, du côté de Tintin cette fois), de fausse veuve et de disparu pas si disparu que ça. Pas banal, amusant, divertissant. Un plaisir.

Marie Claude Mirandette

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Le mercredi
8 décembre 1999
de 17 h à 19 h

Anne-Marie Alonzo
et les éditions TROIS
vous convient au lancement de

UNE FEMME EFFACÉE
un roman de
LOUISE DESCHENES

CLÉMENT ET OLIVINE
des nouvelles de
JEANNE D'ARC BLAIS

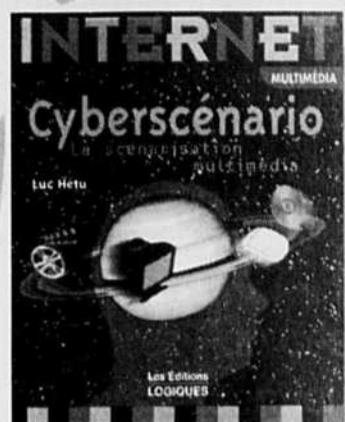
LES RAISONS
DE LA HONTE
un récit de ATA PENDE

MOURIR EN ROND
un recueil de poèmes de
MARTIN OUELLET

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

LOGIQUES

Laissez-vous guider par un spécialiste de la scénarisation multimédia.



CYBERSCÉNARIO
La scénarisation multimédia
Luc Hélu
ISBN 2-89381-668-1 - 176 p.
24,95 \$

Une introduction fascinante aux nouvelles technologies de l'information.

Le multimédia envahit toutes les sphères d'activité, de la cuisine au bureau, de l'usine au téléviseur, de la salle de jeu à la salle de cours.

Cette croissance phénoménale exige de nouvelles techniques pour la conception, l'écriture et la scénarisation d'un nouveau genre de produit.

• Découvrez l'histoire du multimédia - des premiers logiciels de jeu jusqu'aux cyberaventures d'aujourd'hui.

• Laissez-vous guider par un spécialiste des nouveaux médias et apprenez comment on conçoit et réalise un produit qui séduit et qui informe.

• Chaque métier possède des règles et des secrets: Cyberscénario vous les dévoile et vous les explique - étape par étape.

Explorez l'un des métiers essentiels de l'industrie du multimédia!



Les Éditions LOGIQUES Inc.
En vente partout
Distribution exclusive: Québec-Livres

DES VOYAGES DANS L'INCONSCIENT

K. CHALFOUN
L'auteur présente une interprétation psychanalytique d'un conte: «Les Aventures de Sindbad le Marin», écrit aux environs du neuvième siècle. L'inconscient serait-il la voie privilégiée du bonheur?
LES ÉDITIONS LUMIÈRES
tél.: (514) 747-5478
courriel: geoc@sympatico.ca

accueil
choix
emballages-cadeaux
362 jours par année
LIBRAIRIE HERMÈS
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

LANCTÔT ÉDITEUR DES IDÉES CADEAUX À PROFUSION

Sérieux, militants, drôles, émouvants ou captivants!

Fernand Foisy MICHEL CHARTRAND/ LES VOIES D'UN HOMME DE PAROLE
Une première biographie du syndicaliste le plus connu, adulé ou détesté.

Roch Banville LA PEAU DES AUTRES
Non au travail qui estropie, empoisonne et tue! Un réquisitoire implacable contre la lâcheté de certains médecins.

Carole Clément DEUX GRANDS COUPS... UNE RÉPONSE
La syndicalisation des téléphonistes et des techniciens de Bell.

Louise Blanchard et André Dalcourt SABBATIQUE ASIATIQUE
La Chine, le Tibet, le Népal et l'Inde: un récit de voyage passionnant.

Johanne Laurier LE BAISÔDROME OU L'IDIOT DU VILLAGE GLOBAL DE L'AN 2000
Une charge mordante et sans complaisance, tantôt poème, tantôt récit.

Claude Jasmin PAPA PAPA
Un roman «touristique» qui nous entraîne de Dorval à la Côte-Nord. À découvrir!

Jean-Pierre Rogel LA GRANDE SAGA DES GÈNES
Pour tout savoir sur le projet *Génome humain*, le clonage et l'eugénisme.

Jacques Fournier TENDRES BATAILLES ET DURS COMBATS
Où il est question de société et des rapports homme-femmes.

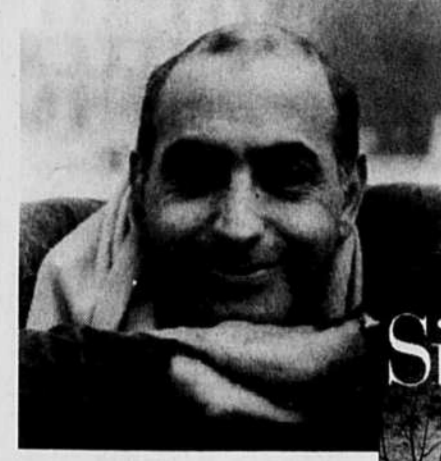
Lise Demers GUEUSAILLE
Un roman qui glane et fouille sans complaisance la condition humaine.

Denys Lessard AU PIED DE LA LETTRE
Des jeux de mots, des exercices, des histoires tordues sur la langue.

Sylvie Dion L'ULTIME BONHEUR
Quelques moments dans la vie d'une femme bien de son temps. Un roman culte!

Jasmine Dubé L'ARCHE DE NOÉMIE
Jusqu'ou peut-on partager avec les enfants notre propre impuissance? Un théâtre pour jeunes et moins jeunes.

A lire à offrir.



Gilbert Sinoué



L'enfant de Bruges

« Petit, il faut savoir se taire, surtout si l'on sait ». Qui pouvait se douter alors que, derrière la recommandation du maître flamand, l'un des plus grands peintres de l'histoire de l'art, se cachait le Grand Secret ?

Arlette Lauterbach et Alain Raybaud

Le livre de cuisine de la Série Noire

150 extraits où les personnages de la Série Noire se mettent à table. 298 recettes et la collaboration de six grands chefs que le projet a amusés et séduits. De quoi lire et manger !



Réjean Ducharme

« Un jour peut-être elle comprendra. C'est elle qui ne m'a jamais aimé. Vraiment aimé. Aimé les yeux fermés. Avec les mains qui cherchent, comme deux ailes qui auraient perdu leur oiseau... »

GROS MOTS



GALLIMARD

LIVRES

BANDE DESSINÉE

À bas la programmation !

LE NAUFRAGÉ DE MEMORIA: SCAPHANDRIER 8
Jean-Paul Eid, Claude Paiement
Mille-Îles,
Montréal, 1999, 60 pages

LES FORMIDABLES AVENTURES DE LAPINOT TOME 6: POUR DE VRAI
Lewis Trondheim
Dargaud
Paris, 1999, 48 pages

DENIS LORD

En apparence typique mégapole américaine des années 30, avec ses gratte-ciels, ses bordels et ses triots, Memoria n'est en réalité qu'une des nombreuses destinations de voyage virtuel offertes aux touristes du XXI^e siècle par l'agence Brains-torm. Libérés des conventions sociales, les amateurs de sensations fortes peuvent s'y livrer en toute impunité à leurs plus inavouables fantasmes. Mais cette belle machine se détraque lorsque des voyageurs meurent réellement et que, aux confins de la programmation de Memoria, le professeur Zalupski et son groupe de résistants, conscients de la présence d'étrangers parmi eux, décident de percer leur mystère. Et si on pouvait envoyer une créature virtuelle dans la réalité?

Avec ce premier album de la série Memoria, Jean-Paul Eid quitte résolument les verdoyantes et rieuses pelouses de Jérôme Bigras pour une œuvre qui, sous couvert de science-fiction, est, à ses dires, une quête des origines. Découvrant son caractère fictif, un personnage imaginaire peut-il commencer à être? Pour cette excursion hors du domaine de l'humour, auquel il est davantage identifié, Eid s'est associé au dramaturge et metteur en scène Claude Paiement, qui a collaboré à l'écriture du scénario et des dialogues.

Récit d'aventures

Le récit est bien mené, sans temps mort, et on passe du réel au virtuel sans confusion. Il faudra néanmoins attendre la sortie du prochain tome avant de juger de l'originalité et de la profondeur du propos. Dans un premier temps, par-delà les intentions des auteurs, il relève davantage de l'aventure que de la métaphysique. Côté graphique, un soin particulier a

été apporté aux mariages de coloris, Eid jouant beaucoup des bichromies où dominent tour à tour des teintes orangées et turquoise. C'est très réussi, encore que le dessin me semble plus dynamique dans les cases en noir et blanc, ce noir et blanc judicieusement utilisé pour signifier que l'action se situe dans les franges non programmées de Memoria.

Animaux pensants

Des couleurs en aplats, deux traits et deux points pour figurer la physiologie d'un personnage animalier, et hop! Quelque peu primitif et minimaliste, le graphisme de Trondheim est certes loin de la virtuosité d'un Valium ou d'un Moebius mais il est charmant et somme toute efficace, ce qui est amplement suffisant pour susciter l'intérêt. Et le confirmer, lorsqu'on possède, comme le prolifique Trondheim, l'art souverain du dialogue et un talent de conteur où se conjuguent dans un même souffle des genres aussi dépareillés que le drame psychologique, le fantastique et l'aventure.

Dans Pour de vrai, Lapinot suit sa femme Nadia, journaliste de la télé, sur les traces de différents personnages à interviewer: le Bien (un extraterrestre), un philosophe-romancier mystérieusement disparu et un activiste qui veut inciter les mourants à commettre des actions politiques d'éclat avant de disparaître.

Les motivations de ces personnages, tout comme celles de Nadia, sont minutieusement scrutées par Lapinot, un individu de nature sceptique et introspective qui va jusqu'à remettre en question ses remises en question. Chez l'oncle de Nadia, les héros sont aux prises avec des phénomènes paranormaux pour le moins singuliers: des fantômes révèlent les numéros gagnants à la lotto, volent du fil de soie dentaire et du yaourt (mais uniquement aux framboises). Plus consistants que le yaourt mais tout aussi bénéfiques pour la santé, les dialogues de Trondheim constituent un vrai régal.

Dans ses joutes oratoires, l'auteur a pris soin de ne pas sacrifier à l'humour l'identité de ses personnages, avec la conséquence que chaque repartie s'inscrit dans la logique de ceux-ci. Malgré une utilisation avouée de l'improvisation et le métissage des genres, Trondheim témoigne d'une belle habileté à construire des récits aux prolongements imprévisibles mais non déçous. C'est tendre, marrant et fin, du bonbon mais sans danger pour les dents.

lord@courriel.qc.ca



SCIENCE-FICTION

S. F. made in Québec: mon pays, c'est la fiction

CHRONOREG
Daniel Sernine
À lire, collection «Science-fiction»
Beauport, 1999, 480 pages

CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES
Élisabeth Vonarburg
À lire, collection «Science-fiction»
Beauport, 1999, 640 pages

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Il y a quelques années à peine (dix-huit ou vingt ans), la S. F. au Québec était l'affaire de trois pelés deux tondus, inconditionnels de Philipp K. Dick, qui se croyaient autant de Isaac Asimov ou Arthur C. Clarke en devenir. Tout comme la bédé était l'affaire d'une poignée de dessinateurs et d'amateurs de fanzines bizarres, gores ou à saveur érotique que l'on pouvait se procurer à de trop rares endroits.

Mais les temps changent, et la S. F. locale, tout comme la bédé d'ailleurs, a désormais droit de cité sur les plus beaux présentoirs des librairies, bibliothèques et autres institutions vouées à la diffusion de la culture littéraire. Merci à la revue Solaris! Et plus récemment, merci aux éditions À lire, qui permettent aux lecteurs d'avoir accès à quelques-uns des premiers classiques québécois d'un genre qui, trop longtemps, fut dédaigné par les gens de lettres et perçu comme un divertissement pour adolescents atterrés, boutonneux et méadaptés socio-affectifs. À ces époques presque révolues succède l'ère de la S. F. made in Québec, avec ses vedettes et ses grands épopées futuro-galactiques. En voici deux beaux fleurons.

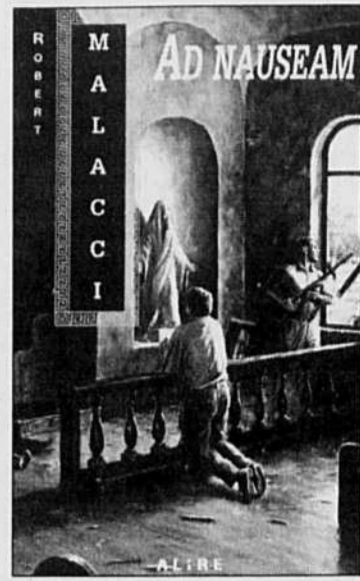
S. F. et homosexualité

Dans Chronoreg, Daniel Sernine, directeur littéraire de la collection «Jeunesse-Pop» aux éditions Médiaspaul, directeur de la revue Lurelu et membre du comité de rédaction de Solaris, conjugue habilement action et science-fiction dans un univers uchronique (en anglais: «alternate worlds» ou «alternate history»), i.e. ressemblant étrangement au nôtre, néanmoins sensiblement différent. Le récit de cette histoire se déroule dans un monde parallèle où deux événements ont changé les données historiques et modifié de manière substantielle notre futur: primo, l'Union soviétique n'a pas été démantelée en 1989; secundo, le OUI l'a emporté au référendum de 1995.

En filigrane, Sernine aborde un sujet délicat, tabou s'il en est dans notre société, à savoir l'homosexualité masculine en milieu militaire. Et au suspense de ce récit «scienfictionnesque» se greffe une histoire d'homme dans une société utopique où l'orientation sexuelle n'est plus un tabou, ni même un sujet de discussion épineux.

Le chronoreg, c'est aussi une drogue qui permet d'ouvrir une brèche dans le continuum historique et par laquelle le héros de ce récit, Denis Blackburn, officier aux unités spéciales de contre-espionnage, s'immisce pour remonter le temps et tenter de sauver la vie de Sébastien. De retour en 2005, Blackburn est appelé à neutraliser le chef des «Irréguliers», un escadron rebelle qui menace la paix entre le Québec, le Canada et Terre-Neuve. Mais le valeureux officier est un ancien ami d'Aguire, le chef des rebelles, et c'est maintenant le passé qui rattrape Blackburn et met en péril sa mission.

Avec Chronoreg, initialement paru chez Québec Amérique en 1992, Ser-



nine remportait le prix Aurora 1994 du meilleur roman canadien. Mais puisque l'édition initiale est épuisée depuis belle lurette (les tirages en S. F. sont généralement très limités), nombre d'amateurs de ce genre, surtout les plus jeunes, n'avaient pu lire ce récit épique que la New York Review of Science Fiction avait qualifié de «sérieuse tentative pour élever vers de nouveaux sommets la science-fiction d'action». Et ce n'est pas surévaluer le talent de cet auteur prolifique déjà bien connu des jeunes et des adolescents pour ses recueils et romans jeunesse.

S. F. et féminisme

Désormais, la S. F. n'est plus seulement une «affaire de gars», qu'on se le dise. Car non seulement les filles sont de plus en plus nombreuses à priser ce genre, mais certaines se sont même mises à l'écriture d'histoires étranges, bizarres et frôlant parfois l'abstruse. Au Québec, un nom domine la planète S. F. au féminin: Élisabeth Vonarburg, auteure d'histoires denses, complexes, sensibles et intelligentes. Et si vous devez lire un titre de cette grande dame, Chroniques du Pays des Mères s'impose.

Publié originellement en 1992, cette fresque historico-fictionnelle, que l'auteure a mis 12 ans à peaufiner, se déroule dans une société utopique future qui a comme particularité d'être matriarcale. Dans cet univers où l'homme se fait rare, seules les Mères (ou Captes des Familles) peuvent concevoir leurs «enfants» avec les «Mâles». Toutes les autres en-



sont réduites à des méthodes, par trop hasardeuses, d'insémination artificielle. La fille de l'une de ces Mères, Lisbé, est affligée d'un mal terrible: la stérilité. Ne pouvant remplir son rôle au sein de la société, elle quitte son univers et son époque pour partir à la découverte du lointain passé du Pays des Mères.

Roman initialement paru chez Québec Amérique en 1992, Sernine met en scène une société du futur qui a néanmoins gardé quelque chose de tribal. S'y mêlent quête personnelle, questionnement, révolte, amour, pouvoir et mystères dans un décor gothico-futuriste aux accents surréalistes. Certains paysages évoquent des tableaux de Roger Dean, de Geiger, ou encore les œuvres les plus délirantes du divin Dalí.

Tous les amateurs de S. F. — et qui plus est les «amatrices!» — devraient absolument lire cet excellent roman, ainsi que Le Silence de la cité (publié en 1981), qui se déroule dans le même univers quelque 800 années auparavant. C'est bien écrit, adroitement construit, exigeant à lire mais ô combien satisfaisant! De la S. F. intelligente, sérieuse et sensible digne des plus grands auteurs du genre.

CAMILIEN ROY	
La première pluie	Roman
Les Éditions Perce-Neige	18,95 \$

Mouvements d'Amérique

« Dehors, il faisait nuit. En regardant les lumières de la ville s'éloigner derrière moi, j'eus cette impression étrange d'y oublier quelque chose. Plus nous prenions de la vitesse plus ce vide grandissait. »

Regroupement des éditeurs canadiens-français



MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée **La fureur d'écrire**. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3668. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, **La fureur de lire**, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.

Bibliothèque de Saint-Malo
Fonds de conservation de manuscrits
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) JOB 2Y0
Tél. 1-819-658-2124

SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL

LIVRES

POLAR

La cuisine des mauvais garçons

TRUFO MISTO

Il y avait ces livres composés de recettes culinaires vaguement évoquées dans les pages proustiennes, les romans de Colette et autres gros canons des lettres dites françaises. Il va sans dire que, dans ces bouquins, on détaille davantage la préparation des crevettes Pompadour que le petit salé aux lentilles. Autrement dit, on s'y montre plus fleur-et-moucheté que lame de malfrat.

Il y a quelques années, des années de la présente décennie, un brave homme avait eu l'idée de regrouper les recettes de Pepe Carvalho. Ce faisant, on disposait, on dispose toujours, du mode d'emploi inhérent au touillage des œufs qui se transformèrent en la fameuse omelette aux morilles.

Peu avant ou peu après, un autre brave homme avait repris les plats de Mme Maigret. Ça fumait. Ça fume encore. Dans ce livre, on nous propose les plats du terroir, dont l'emblématique cassoulet, comme les plats des bistrot parisiens, dont le très prolétaire petit salé aux lentilles.

Ainsi donc, d'un côté nous sommes dans les cuisines vastes et nickel du Jockey Club. De l'autre, dans une cuisine de cabanon. Une cuisine exigüe et, il va sans dire, sans ventilation. Dit autrement comme inversement, on a les plats côté jardin, ceux de Versailles ou de Chenonceaux, et les plats côté cour, ceux du canal Saint-Martin ou de Clichy. Manquait quelque chose. Quoi donc? La cuisine du roman noir.

C'est fait. Elle vient d'être fictionnalisée. Gallimard propose depuis peu un recueil de plus de 250 recettes élaborées par Arlette Lauterbach et Alain Raybaud. Le titre? *Le Livre de cuisine de la Série Noire*.

De passage à Montréal, Arlette Lauterbach a confié que plus de 1600 romans parus dans cette collection chère aux amateurs de la chose policière ont été lus pour préparer cet ouvrage. Chaque fois qu'il était question, de manière allusive ou détaillée, d'un plat particulier, le passage en question était en quelque sorte enregistré. Et ce, «sans jamais perdre le côté ludique» qui va avec la cuisine lorsqu'on aime la cuisine et non le fast-food.

«Nous avons tenu à combiner le plaisir de lecture avec l'envie de cuisiner.» Ceci explique cela: chaque recette s'accompagne de l'extrait où il en est question. De quoi? De la recette...!

Les secrets du privé

Soyons un tantinet pédagogue, donnons un exemple. C'est toujours bon, les exemples. Car avec eux, les exemples, on finit toujours par s'y retrouver. Ça aide. On n'est pas d'accord? Ah! Là c'est une autre histoire.

Allons-y au pif. Enfin, pas tout à fait. On va y aller avec Raymond Chandler, parce que... à tout seigneur, tout honneur, on se doit de souligner ce que le grand monsieur du noir aimait savourer et accessoirement cuisiner.

Dans le roman *Charades pour écroulés*, on peut lire:

«Qu'est-ce qu'il y a de bon, ce soir? s'enquit Goble. Je ne me fatigue jamais à regarder ces trucs-là.

D'un doigt méprisant, il montra le menu.

— Le plat du jour est du pâté en croûte, fit le garçon d'un ton glacial.

— Du hachis en faux-col, commenta Goble. Va pour le pâté en croûte. [...]

Le garçon arrivait avec nos commandes. Il disposa les plats en faisant des ronds de bras: légumes, salade, petits pains chauds dans une serviette.»

La recette? Elle est trop longue pour être reprise in extenso. Mais on note qu'il faut de l'épaule de veau, du filet de porc, des foies de volaille, du vin blanc et même du cognac. Sans oublier la gelée de madère, les échalotes, etc. Et surtout qu'il faut s'y préparer 24h à l'avance.

Multiculturalisme

Bon. Comme on est dans la cuisine selon la Série Noire, ici et là on nous propose des recettes qui, reflet de la collection oblige, nous viennent d'un peu partout. Ainsi, il y a des plats italiens, espagnols, argentins, australiens et autres.

Il y a surtout le bar gros sel. On a retenu celle-là parce qu'on aime son auteur qui, soit dit en passant, baptisa un de ses romans ainsi: *La Belle de Fontenay*. La belle en question n'est pas une dame ou... on ne sait plus comment dire cela, mais bel et bien un type de pomme de terre.

Toujours est-il que, dans l'extrait qu'on nous propose, on lit: «Lucie s'était peut-être assise là, elle aussi un peu guindée devant la nappe blanche et le petit bouquet ikebana, choisissant sans doute du poisson, elle adorait le poisson, ce soir-là il y avait du bar gros sel.»

Lire toutes ces recettes, les savourer page après page a un effet dévastateur: cela donne soif. C'est dire que cette entreprise est une réussite complète. Totale.

LE LIVRE DE CUISINE DE LA SÉRIE NOIRE

Arlette Lauterbach et Alain Raybaud
Éditions Gallimard
Paris, 1999
320 pages

CONTES

Beaux, bons, pas chers?

LÉGENDES LE LONG DU FLEUVE

28 légendes réécrites par André Croteau
Illustrations de Françoise Pascals
Henri Rivard éditeur
Montréal, 1999, 192 pages

CONTES ET LÉGENDES DU QUÉBEC

Texte de Charles Le Blanc
Illustrations de Philippe Poirier
Nathan, coll. «Contes et légendes»
Paris, 1999, 256 pages

CONTE CAJUN. L'HISTOIRE DE TÉLESPHORE ET DE TIT EDVARD

Texte de Zachary Richard
Illustrations de Sarah Lattès
Les Intouchables
Montréal, 1999, 52 pages

GISÈLE DESROCHES

Depuis quelques années, contes traditionnels et conteurs reviennent à l'avant-scène. Secouant leur réputation poussiéreuse et ancienne, ils retrouvent peu à peu leur attrait et exercent de nouveau une fascination sur les jeunes lecteurs, qui découvrent diables, fantômes et loups-garous de chez nous avec des yeux neufs. Parmi les publications récentes, le splendide *Contes le long du Saint-Laurent* redonne toutes ses lettres de noblesse à une littérature issue de la tradition orale.

Ayant choisi 28 contes dont le lieu d'origine est relié au fleuve Saint-Laurent, l'éditeur Henri Rivard a misé sur la beauté en préparant cet album d'art luxueux présenté en coffret-cadeau: tirage limité, exemplaires numérotés à la main, reliure soignée, couverture toile de lin tissée fin, médaillon de couverture collé à la main sur incrustation, titres poussés à l'or, reproductions toutes collées à la main de 29 tableaux de l'artiste-peintre Françoise Pascals, papier texturé, luxueux et sans acide, tranche tamponnée à la main...

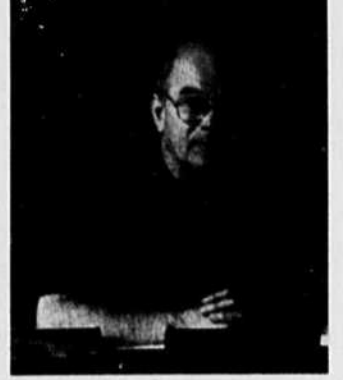
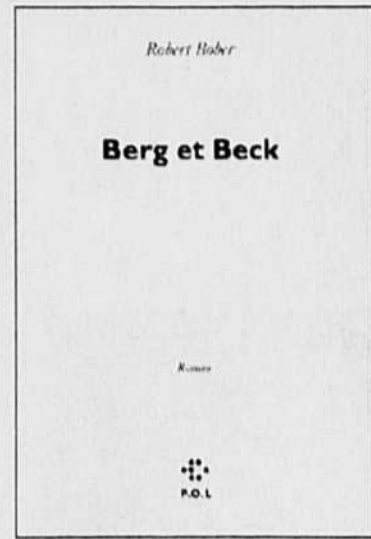
Réécrits par André Croteau (bien connu des auditeurs de *CBF-Bonjour*) et suivant le courant du fleuve, de Cartierville aux Îles-de-la-Madeleine, en passant par Lanoraie, L'Islet et Anticosti, ces contes et légendes du terroir semblent prendre une valeur nou-

velle, endimanchés comme de nouveaux mariés, dans leur édition somptueuse. C'est la beauté sans compromis. Cher comme vous le devinez. Le genre de livre que l'on souhaite recevoir en cadeau.

Chez Nathan, Charles Le Blanc, originaire du Saguenay et vivant depuis quelques années en Italie, propose un *Contes et légendes du Québec* particulièrement intéressant. À la manière d'un conteur d'autrefois, rajoutant son grain de sel ou fignant certains passages selon sa fantaisie, l'auteur livre une mouture extra fine et savoureuse. Ne se gênant pas pour commenter avec humour ou pour transformer l'histoire, il raconte un Frontenac fantasmé, que tout Québécois rêverait d'avoir pour ancêtre. Non seulement s'est-il amusé à le faire résider au château Frontenac, bien sûr non encore construit à l'époque, mais il l'a fait astucieux comme pas un et fin stratège. La célèbre réplique: «Je vous répondrai par la bouche de mes canons!» arrive à point nommé, mais d'autres non moins délicieuses lui sont attribuées par un auteur qui se défend en prétendant que les meilleurs conteurs sont aussi les meilleurs menteurs. Sa version de *La Chasse-galerie* se termine par une sainte catastrophe auquel le cuisinier du chantier échappe. La Corriveau prend les traits damnés d'une véritable sorcière. *Le Fantôme de l'avare* est transposé au Saguenay. Alexis-le-trotteur arrive à temps pour délivrer le meunier du diable. Bref, un recueil passionnant où style et contenu témoignent d'un souci du détail et d'un humour bien dosé. On s'y amuse franchement.

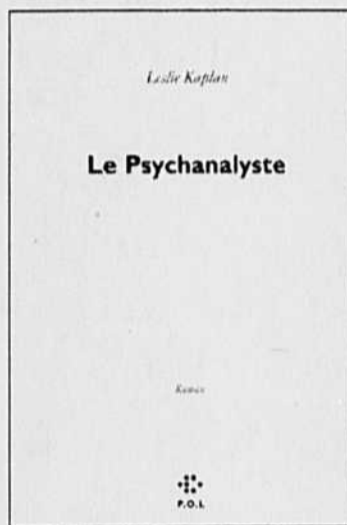
Voilà donc pour le beau et le bon. Ce qui a inspiré le «pas cher» du titre de cet article est d'abord une surprise, puis un regret. Il s'agit d'un conte cajun, *L'Histoire de TéléspHore et de Tit Edvard*. Les pâles aquarelles de Sarah Lattès ne réussissent pas à faire oublier la touffeur d'une mise en page d'aspect rébarbatif. L'histoire de la tortue et de la petite écrivaine est merveilleusement narrée avec des bonheurs de style dont on peut certes attribuer le mérite pour une part à l'esprit cajun, mais pour une grande part à l'extraordinaire conteur que nous découvrons en Zachary Richard. Ce texte méritait une présentation éditoriale plus soignée et plus attrayante. Faut-il en attribuer la faute au manque de ressources de l'éditeur? Des contes beaux, bons et pas chers? Oui, mais il faudra choisir.

à lire offrir!



Robert BOBER
Berg et Beck

Ils avaient le même âge. Ils habitaient la même rue, allaient dans la même école. Le matin du 8 juin 1942, ils se sont attendus pour y arriver ensemble. Une étoile jaune était cousue sur le côté gauche de leur poitrine...



Leslie KAPLAN

Le Psychanalyste

«Vous dites tout, absolument tout, ce qui vous passera par la tête - et dans ces mots, vos mots, on entendra quelque chose. Ce qu'on peut changer, ce qui ne changera pas.»

Propos recueillis par Nicole Lacelle

À l'école du POUVOIR

Treize femmes ayant passé ensemble huit ans à l'hôtel de ville de Montréal comme conseillères ou membres du Comité exécutif du RCM font un bilan de leur expérience politique. Elles abordent l'effet qu'elles ont eu sur le politique, notamment la place que les femmes peuvent y occuper, et l'effet de la politique sur les femmes qui en font.

Ont participé à ces échanges :

- Diane Barbeau
- Martine Blanc
- Ghislaine Boisvert
- Nicole Boudreau
- Jacqueline Bourbeau-Bordeleau
- Léa Cousineau
- Micheline Daigle
- Thérèse Daviau
- Manon Forget
- Sharon Leslie
- Genevieve L'Heureux
- Diane Martin
- Nicole Milhomme

138 pages, 17,95 \$

En vente chez votre libraire

éditions du remue-ménage
110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6
tél. (514) 876-0097 • téléc. (514) 876-7951



Philip ROTH

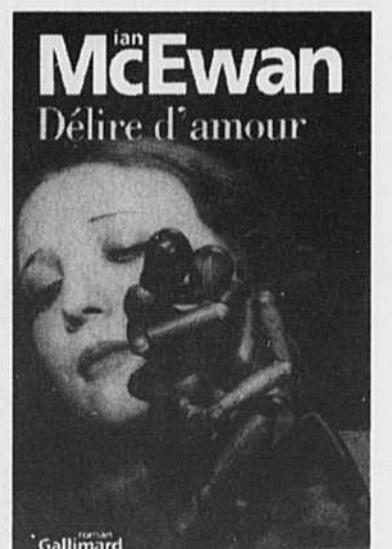
Pastorale américaine

«La vie n'est jamais si noire qu'on croit. Alors rêvez, rêvez, rêvez...»

lan MCEWAN

Délire d'amour

Sommet d'humour noir et de cruauté, *Délire d'amour* nous plonge au cœur d'une obsession destructrice et contagieuse, où l'amour est plus dangereux que la haine.



Francis Lagacé

LE GAI BOIRE

Les 100 vins de l'an 2000

138 p., 10 \$

Francis Lagacé parle en termes imagés et efficaces de vins aux prix abordables, qui permettront à tous ceux qui veulent fêter l'an 2000 de prolonger les célébrations tout au long de l'année.

Triptyque
www.generation.net/tripty
Tél. et téléc.: (514) 597-1666

HÉDI BOURAOUI

Ainsi parle la tour CN

Les Éditions l'Interligne

22,95 \$

Mouvements d'Amérique

Hédi Bouraoui

Ainsi parle la Tour CN

«C'est sans doute l'absence de sa femme qui le force à s'attacher à cette inconnue, lointaine et proche. La démarche assurée de la Belle aiguise son réflexe de conquête. Quête frustrante. Il n'arrive pas à attirer son attention.»

Regroupement des éditeurs canadiens-français

GALLIMARD

LIVRES LITTÉRATURE JEUNESSE

Stéphane Jorisch : les images avant les mots

GISÈLE DESROCHES

Deux fois lauréat. Un deuxième prix du Gouverneur général, ça se souligne. Ils ne sont pas si nombreux à pouvoir s'en vanter. En ce qui concerne les illustrateurs, il y a Pierre Pratt, Tibo, Stéphane Poulin et, depuis novembre, l'illustrateur Stéphane Jorisch. En 1993, l'album Le Monde selon Jean de..., illustrant de façon originale quelques fables de La Fontaine, valait au lauréat une première reconnaissance de son talent tout frais, pas encore complètement détaché du domaine des perspectives architecturales où il œuvrait jusque-là. «Je ne le méritais pas vraiment», dira l'illustrateur qui s'avoue étonné et ravi par le prix de cette année, car il y avait de très beaux ouvrages en lice. L'album Charlotte et l'île du Destin a été conçu et illustré par lui, mais il en a pourtant confié la rédaction à un ami, Olivier Lasser.

Un homme d'images

C'est que Stéphane Jorisch est avant tout un homme d'images. Les mots ne sont pas son mode d'expression privilégié. Il les cherche, hésite, se dit réservé, intimidé par les micros et les caméras. Par les fameuses rencontres d'auteur aussi. «Je ne me sens pas très à l'aise devant un groupe. J'ai dit ce que j'avais à dire dans l'image.» L'histoire de ce malaise avec la parole passe probablement par sa scolarisation, car tous les cours, au primaire, au secondaire et à son baccalauréat en graphisme, ont été suivis en anglais. Privilège d'immigrants à l'époque. C'est seulement lors du second baccalauréat en design industriel à l'Université de Montréal que le créateur découvre la communauté francophone. Les contacts se font, dit-il, plus facilement. Plus simplement. L'orientation linguistique se cristallise désormais autour du français. Ce fils de Belges immigrés au Québec dit devoir sa passion du dessin à son père, un Viennois de famille juive, créateur de bandes dessinées en Belgique avant son arrivée au Québec. C'est en le voyant dessiner avec autant de facilité qu'est née chez l'enfant de huit ou dix ans l'idée de faire du dessin son métier. À ce propos, Stéphane Jorisch disait dans sa brève allocution prononcée lors de la réception du prix à Ottawa: «Le talent que l'on reconnaît chez quelqu'un est avant tout un don reçu de sa famille ou de

son entourage.» Charlotte de l'île du Destin

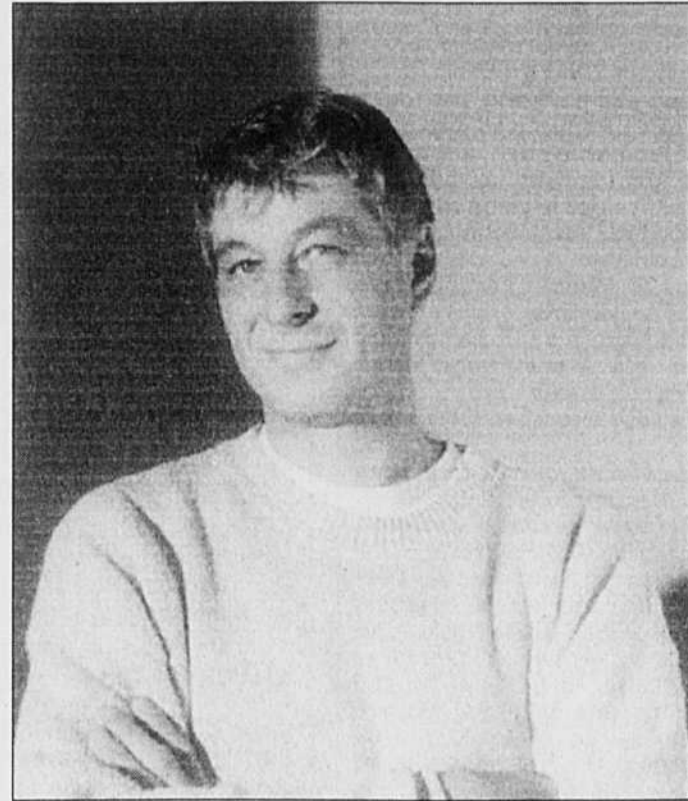
Tout comme l'illustrateur, la petite Charlotte de l'île du destin remonte le fil de son histoire personnelle à la recherche de ses racines. Si elle rencontre les Genfous, la famille Méchanloup et les gens pressés de la grande Cité-du-temps-qui-passe, ce n'est que pour mieux apprécier ce grand-père, horloger à la retraite, qu'elle découvre au terme de sa visite à la ville et avec qui elle entretiendra désormais une correspondance par l'entremise des oiseaux mirli-tés. Ce récit fantaisiste dépasse de beaucoup les frontières du thème de l'adoption, tout en rappelant les

aventures d'une Alice au pays des merveilles.

En compagnie de Zig, animal imaginaire qui tient à la fois du chien, du dragon et du porc-épic, Charlotte s'étonne des absurdités et des contradictions des adultes rencontrés au long de son aventure tout en faisant preuve d'un solide bon sens. «L'adoption déstabilise les enfants. Un jour ou l'autre, ils ont besoin de retrouver leurs traces. J'ai voulu faire une histoire à la manière d'un roman épique. Une histoire consistante par opposition aux textes courts souvent privilégiés maintenant. Les traits du personnage de Charlotte sont venus d'un seul jet. Je la voulais attachante. Je l'ai esquissée avec ses lulus, sa petite robe. C'était elle! Même chose pour Zig. Les enfants aiment les "bibittes" de toutes sortes. J'ai imaginé une sorte de "bibitte compagnon". Je l'ai dessiné du premier coup. C'était tout à fait ça!»

Travailler pour des enfants

Stéphane Jorisch travaille rapidement. Il aime l'improvisation. L'aquarelle, qui réserve toujours une part de surprise, est son médium. Effacer et retravailler un détail jusqu'à la perfection? Très peu pour lui. Il préfère jeter et tout recommencer. Ce directeur de deux collections aux éditions Les 400 coups affirme que «les enfants n'aiment pas la perfection. Il y a des livres d'enfants déguisés en livres d'adultes. On les lit une fois aux enfants et ils ne les redemandent jamais». Ce père de trois enfants avoue d'ailleurs avoir détesté le cours de dessin à l'université. «Il fallait prendre deux heures pour faire un dessin. Moi, après vingt minutes, j'avais tout fini.» De sa propre enfance, il dit s'inspirer peu, disant simplement qu'il était super heureux en dedans. «Je ne comprenais pas les chicanes, les lourdeurs.» Il jouait souvent seul, obser-



Stéphane Jorisch

SOURCE LES 400 COUPS



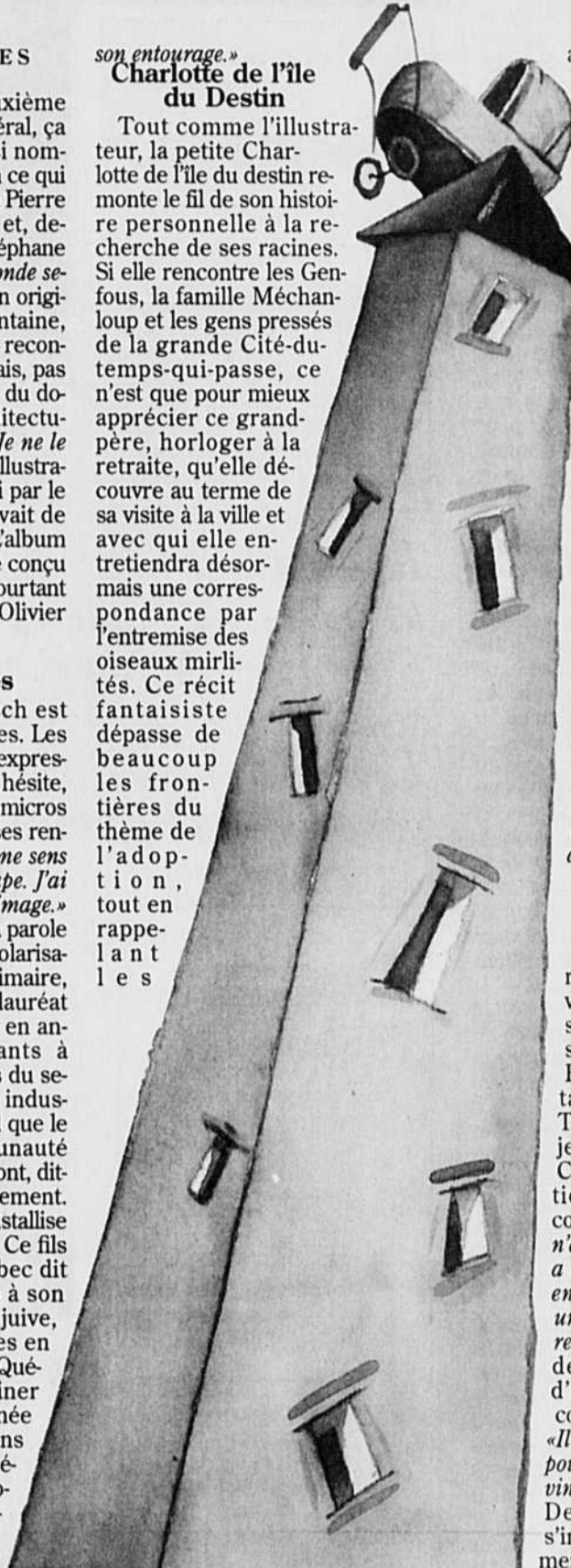
sages, les histoires où sentiments et sentimental se confondent, les morales appuyées, les thèmes lourds tels que l'énumération de tout ce qui entoure la mort d'une personne.

Son style? Stéphane Jorisch le qualifie de très très spontané, de pas toujours à la hauteur. Ce qui l'attend? Des défis techniques. Il voudrait améliorer sa concentration. L'assemblage de ses images. Il affirme besogner de neuf à cinq tous les jours mais avoue passer beaucoup de temps à rigoler avec les quatre camarades qui partagent le même atelier. Il mène d'ailleurs plusieurs projets de front. Il mijote entre autres un autre album avec la petite Charlotte comme héroïne. Une suite qu'il élabore avec son complice, Olivier Lasser, menant en parallèle texte et images et profitant des heures de trafic (qu'il qualifie d'agréables!) pour penser ses images en paix.

vant et prenant son temps avant de se lancer dans de nouvelles amitiés. Il dit encore qu'il dévalisait la bibliothèque de son école de tous ses romans d'aventure, qu'il s'était fait de la Floride une image de rêve: celle d'un pays magique. Qu'il visitait régulièrement un univers imaginaire souterrain où l'aventure l'attendait au fil de galeries auxquelles on accédait par des puits. Ce qu'il souhaite pour les en-

fants de demain? Une communauté de base élargie, un réseau familial plus étendu. Les grands-parents ont tendance à se désengager. Par ses images, il souhaite que les enfants lecteurs soient transportés, qu'ils s'inventent des mondes, des histoires.

Des messages à transmettre? Non merci. Stéphane Jorisch aime et recherche la légèreté. C'est-à-dire qu'il fuit comme la pluie les livres à mes-



Détail d'une illustration de Stéphane Jorisch pour l'album Charlotte et l'île du Destin.



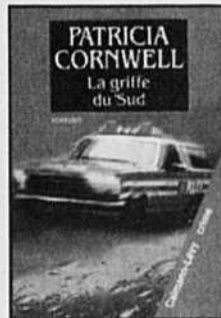
DES LIVRES... DES CADEAUX!



Le Carré de Pluton. Je venais d'avoir 39 ans. Dans ce second volume, Brigitte Bardot raconte la deuxième versant de sa vie.



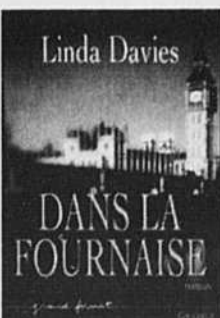
Jean-Paul II Témoin de l'espérance. Le portrait total et intime du dernier géant d'aujourd'hui. Jean-Paul II, né Karol Wojtyła.



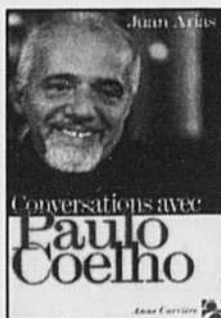
La griffe du Sud. Un roman noir à l'humour corrosif qui dresse le portrait du Sud à la dérive.



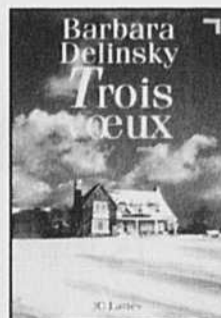
Les plus beaux contes du temps passé. Ne laissez pas passer cette chance de lire ou de faire lire à vos enfants les contes qui vous ont fait rêver dans votre enfance.



Dans la fournaise. Seule face à ses ennemis, de l'Europe jusqu'à la jungle du Pérou, une femme part en cavalcade et lutte pour sa survie. Son passé la rattrape au passage. Un livre captivant!



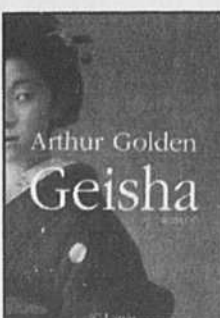
Conversations avec Paulo Coelho. Entretien avec l'auteur du célèbre roman L'Alchimiste.



Trois vœux. Fais trois vœux. Ainsi commencent les contes de fée et cette histoire d'amour d'une rare beauté liant la vie à la mort.



Atlas pratique du monde. 240 pages de cartes géographiques et économiques traitant des sujets les plus divers, notamment la flore et la faune du monde entier.



Geisha. Un grand roman relatant les mémoires d'une célèbre geisha de Kyoto.



La Prisonnière. Un fait vécu, une histoire bouleversante. Si un romancier avait inventé la vie de Malika Oufkir, on lui aurait reproché l'in vraisemblance de son récit. Le Devoir, avril 1999.



L'esprit du porto. Comment conserver, servir et marier les portos avec les mets.



Le complot des Matarèse. L'ombre des Matarèse plane de nouveaux. Le spectacle terrifiant d'une manimise de la haute finance sur la planète.



Le numéro : 6 \$ / 1 an, 4 numéros : 21 \$

Lettres québécoises. Entrevue avec Maxime-Olivier Moutier, l'incontestable révélation de la fin de la décennie. Voix et Images de la littérature d'ici : bilan des 25 ans d'une revue.



Le numéro : 5 \$ / 1 an, 5 numéros : 26 \$

Le Blanc du trou de mémoire, du silence, de la nuit blanche. Oser l'écrire, oser le dire. Des textes de Jacques Flamand, Dominique Saint-Pierre, Pierre Karch et Andrée Christensen.



Le numéro : 10 \$ / 1 an, 4 numéros : 30 \$

Moebius. Violences. Ni l'évolution de la science ni celle des civilisations ne cernent les issues de la violence. Refaire l'ordre à partir du chaos. Numéro préparé par Jeanne Gagnon.



Le numéro : 8 \$ / 1 an, 4 numéros : 29 \$

Québec : capitale ou succursale? La notion de «capitale» traduit-elle une réalité ou exprime-t-elle l'aspiration d'une élite? Une analyse des nombreux défis à relever.



Le numéro : 4,50 \$ / 1 an, 6 numéros : 29 \$

Séquences. L'île de sable : rencontre avec Johanne Prigent et Pierre Mignot. Les critiques des films Souvenirs intimes. Ça commence aujourd'hui, À mort la mort! et bien d'autres...



Le numéro : 6 \$ / 1 an, 6 numéros : 28 \$

La discrétion de l'écriture, un dossier consacré à Maurice Blanchot. Des analyses des romans de Nothomb, Rouart et Cossé. Le bogue de l'inconscient par Michel Peterson.



Le numéro : 5,95 \$ / 1 an, 5 numéros : 24 \$

24 images. Les films et les cinéastes qui ont su laisser les traces les plus vives dans la mémoire des auteurs de la revue. Dix cinéastes d'ici écrivent sur le film qui les a le plus marqués.



Le numéro : 6 \$ / 1 an, 4 numéros : 21 \$

L'an 2000. Une vision du siècle passé et surtout de celui à venir. Les lauréats du Grand Prix de la nouvelle de la Chaîne culturelle de la Société Radio-Canada.

Je m'abonne aux revues suivantes :

Subscription form with fields for Title, Price, Total, Mode de paiement (Cheque, Visa, MasterCard), Expiration, Signature, Nom, Adresse, Ville, Code postal, Téléphone, Date.

RETOURNER À : SODEP, C.P. 786, Succursale Place D'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3J2. Téléphone : (514) 523-7724. Télécopieur : (514) 523-9401.